SG

DEMIDOFF

VOYAGE
DANS LA RUSSIE
MÉRIDIONALE
ET LA CRIMÉE
PAR RAFFET

VOYAGE

DANS LA RUSSIE MÉRIDIONALE & LA CRIMÉE,

par la Hongrie, la Valachie & la Moldavie

EXÉCUTÉ EN 1837,

Sous la Direction

DE M. ANATOLE DE DEMIDOFF.

PAR

MM. de Sainson, Le Play, Huot, Léveillé, de Nordmann, Rousseau et du Ponceau.

Dédié

A SA MAJESTÉ NICOLAS PREMIER,

Empereur de toutes les Russies.

Dessiné d'après nature et Lithographié

PAR RAFFET.

ДѢЛАМИ НЕ СЛОВАМИ

A Paris Publié par **GIHAUT FRÈRES** Boulevart des Italiens, 5.

Impᵉ par Auguste Bry, 142, rue du Bac.

VOYAGE

DANS

LA RUSSIE MÉRIDIONALE

ET

LA CRIMÉE

PAR LA HONGRIE, LA VALACHIE ET LA MOLDAVIE,

EN 1837.



chez Gihaut frères, éditeurs, B.rd des Italiens, 5.

Imp. par Auguste Bry, grande médaille d'Or de S.M.

SA MAJESTÉ NICOLAS I.er

Empereur de toutes les Russies.

Camp de Vosuesseusk, 6 Septembre 1837.

VOYAGE

DANS LA RUSSIE MÉRIDIONALE ET LA CRIMÉE,

Par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie,

EXÉCUTÉ EN 1837.



Publié par Gihaut frères, boulevart des Italiens, 5. et Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

FRONTISPICE.

PLANCHE 1.

En 1837, au printemps, une nombreuse compagnie de voyageurs amis de la science, plus amis encore des voyages, s'était donné rendez-vous dans les plaines méridionales de la Russie. Les premiers débarqués à Pétersbourg, et conduits par M. Paul Kolounoff, traversèrent notre immense empire, traînant après eux un matériel énorme : ceux-là avaient pour mission d'explorer, avec la sonde, les gîtes houillers signalés depuis peu dans le pays des Cosaques du Don. D'autres voyageurs entrés par la Gallicie, les ingénieurs Lalanne et Malinvaud, s'étaient portés rapidement et en droite ligne sur le lieu des recherches. Ils avaient pour chef et pour guide M. Le Play, ingénieur des mines de France, à qui était échu l'honneur de la plus laborieuse entreprise. En lui consacrant cette première mention parmi nous, nous rendons hommage à ses beaux travaux, et nous expliquons en même temps comment il ne figure pas sur *le François Ier*, où sont rassemblés les seuls voyageurs de la troisième expédition, ceux dont la mission embrassait les arts, l'histoire naturelle et les observations générales.

Réunis à Vienne à une époque convenue, ces derniers, qui voulaient gagner au plus vite les contrées orientales, but de leurs études, s'embarquèrent à Pesth sur l'un des bateaux à vapeur qui venaient, à cette époque, d'ouvrir sur le Danube une nouvelle et magnifique communication avec la mer Noire. Il importera peu sans doute, aux amateurs des arts et des voyages qui jetteront les yeux sur ces dessins, trace animée de notre longue pérégrination, de savoir à quels noms s'appliquent les traits fidèlement esquissés des collaborateurs groupés sur ce navire; mais c'est un devoir pour nous de faire connaître ces noms, qui représentent tous un contingent laborieux de talent, de savoir, et de dévouement à la science. C'est donc avec un sentiment de bon et d'affectueux souvenir, non démenti depuis onze ans, que nous retrouvons dans ces images plus jeunes un ami éprouvé, M. Adolphe du Ponceau, et nos infatigables collaborateurs, MM. de Sainson, Raffet, Léveillé et Rousseau. Nommons aussi avec un regret sincère M. Huot, ardente et studieuse nature, savant modeste, enlevé à ses travaux en 1844, et à qui il ne fut pas donné de voir l'achèvement de notre œuvre collective. Ajoutons enfin que, dans le cours de ce voyage, notre heureuse fortune nous adjoignit bientôt une des gloires de la science zoologique européenne, M. Alexandre de Nordmann, et nous aurons suffisamment indiqué ainsi sous quels heureux auspices de travail et de succès, la jeunesse, l'ardeur et l'amour du savoir aidant, nous descendions le cours du Danube sur *le François Ier*, le 5 juillet 1837.

DEMIDOFF.

San-Donato. — Juin 1848.

HONGRIE,

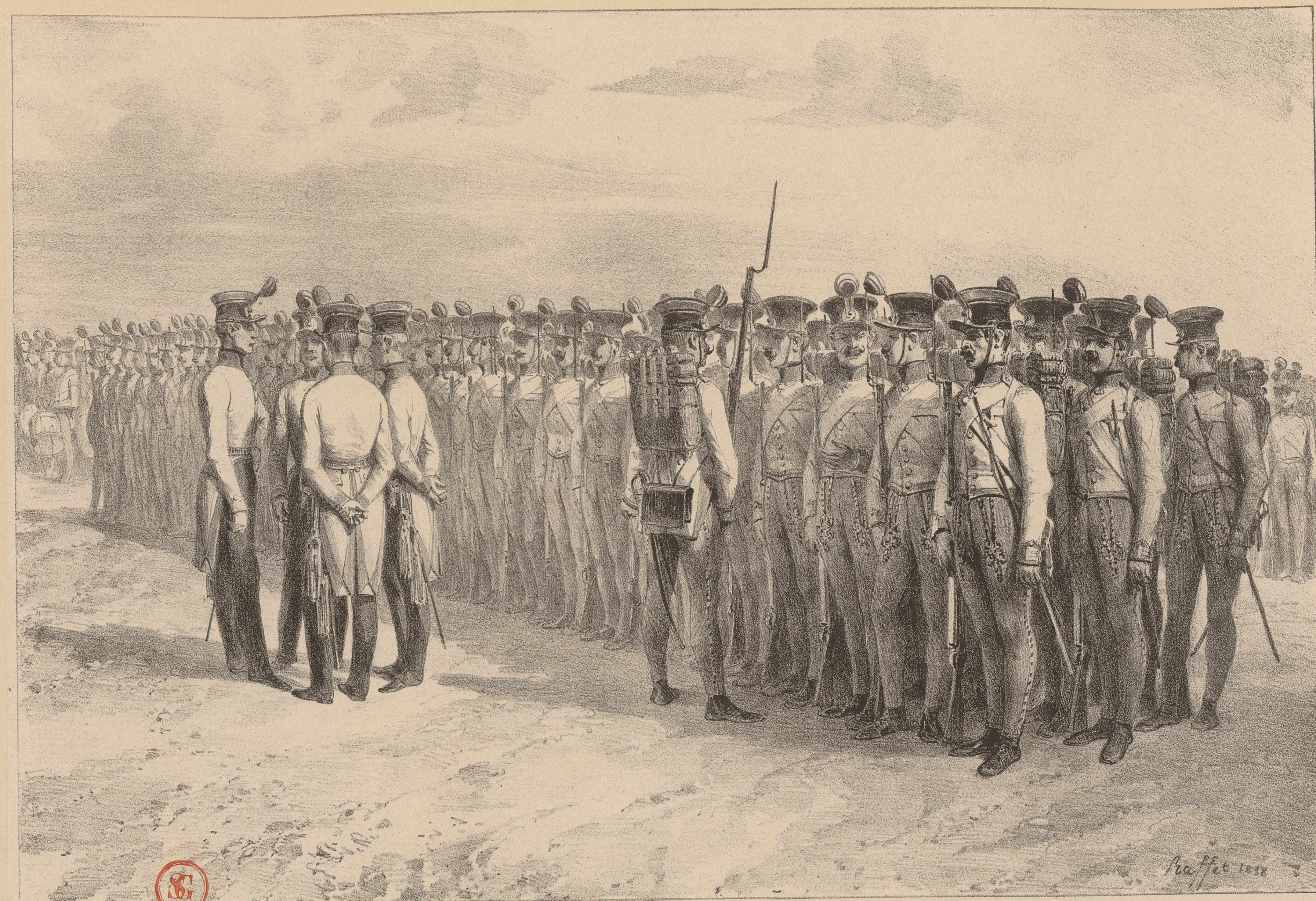
DANUBE 1837.



Orpailleurs.

Chez Gihaut frères Editeurs, Boulevart des Italiens, 5

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, r. du Bac 134.

INFANTERIE HONGROISE.

Presbourg:

2 Juillet 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevard des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, r. du Bac 134.

FEMMES D'UN PACHA ESCORTÉES PAR DES SERVIENS.

Danube rive droite

7 Juillet, 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

POSTE DES COLONIES MILITAIRES HONGROISES,

Danube rive gauche

7 Juillet, 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

POSTES GARDÉS PAR LES COLONIES MILITAIRES HONGROISES.

Danube rive gauche

7 Juillet, 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

BERGER DU BANNAT,

Danube rive gauche,

(Drenkova) 7 Juillet, 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

ENFANTS HONGROIS SORTANT DE L'ÉCOLE,

Orsova, 8 Juillet, 1837.

HONGRIE.

ORPAILLEURS DU DANUBE.

PLANCHE 2.

Le Danube, comme beaucoup de fleuves célébrés dans l'antiquité, roule de l'or dans ses flots; mais c'est en parcelles imperceptibles, mêlées aux sables déposés sur ses rives. Lorsqu'on a dépassé Presbourg, ce beau fleuve s'empreint d'un caractère particulier de grandeur, et coule en larges canaux, à travers des îles couvertes d'une fraîche verdure, dans une campagne d'une solitude si complète, qu'on pourrait, sans trop d'illusion, se croire transporté bien loin de l'Europe civilisée. Les seuls habitants de ces immenses plaines sont de longues bandes de cormorans rasant le sommet des saules, et quelques troupeaux sans maîtres. Cependant nous rencontrions quelquefois, sur ces plages perdues, des êtres humains, dont rien, au loin, n'indique la demeure: ce sont les orpailleurs. Dispersés sur les îles ou sur les grèves silencieuses, sans autre vêtement qu'une toile grossière, sans autre abri qu'un lourd chapeau de feutre à larges bords, ces pauvres gens s'adonnent au fastidieux travail de laver les sables qui recèlent l'or en quantité presque inappréciable. Une machine à plan incliné reçoit à son sommet un amas de sables et de graviers qu'on arrose sans cesse; les parcelles entraînées, passant à travers une claie, vont se fixer sur un feutre noir qui tapisse la partie inférieure de l'appareil. Tel est le simple procédé qui, répété çà et là dans ces déserts, procure des moyens d'existence, bien chétifs, il est vrai, à ces patients ouvriers. On dit que, pour gagner dans leur journée un misérable salaire équivalant à 15 sous de France, il leur faut rencontrer une veine riche, et travailler sans relâche, exposés aux inclémences de l'atmosphère, pluie ou soleil. Aucun de ces solitaires n'a pu, du reste, nous donner le moindre renseignement sur sa monotone industrie.

INFANTERIE HONGROISE.

PRESBOURG. 2 juillet.

PLANCHE 3.

L'infanterie hongroise est renommée par sa discipline et sa bravoure, aussi bien que par son élégante tenue. C'est, en effet, une des meilleures troupes de l'Europe; et l'empire d'Autriche a eu souvent l'occasion d'apprécier à sa juste valeur un peuple qui lui donne de si énergiques et de si loyaux soldats. C'est à Presbourg que nous rencontrâmes le régiment dont

on voit ici un peloton rangé en ligne et l'arme au pied. Ces robustes fantassins, dans un costume qui dessine toutes leurs formes, conservent une aisance remarquable. Leur uniforme se compose d'une veste blanche à petites basques, avec pantalon collant, bleu de ciel, orné de tresses jaunes et noires, de bottines qui dessinent le bas de la jambe, et d'une coiffure à la fois défensive et commode. Ce costume, porté par des hommes généralement bien faits, est un des plus simples et des plus gracieux que l'on puisse imaginer pour la troupe.

FEMMES D'UN PACHA ESCORTÉES PAR DES SERVIENS.

DANUBE, rive droite. 7 juillet.

PLANCHE 4.

Nous avions dépassé Belgrade, sa citadelle et ses innombrables minarets qui semblaient s'élever du sein même du Danube parmi les vapeurs du matin; nous entrions, à cette heure même, en plein Orient. Semlin, quittée au point du jour, est déjà loin derrière nous, et avec elle la langue, les mœurs et la physionomie de l'Europe. Noyers aux grosses têtes rondes, pêle-mêle de toits rouges et de maisons de bois vermoulues, sombres cyprès et minarets étincelant au soleil, voilà maintenant nos perspectives de chaque jour, au moins sur la rive droite du Danube. La longue-vue nous fait découvrir au seuil des maisons de Belgrade de graves cercles de fumeurs, qui ne se doutent guère que leurs turbans ballonnés, leurs bruns visages et leur attitude nonchalante viennent de si loin se retracer sur les pages improvisées de notre album. En approchant des murs crénelés de la ville, nous vîmes venir vers nous une barque remplie de figures blanches. Cette embarcation, conduite par des rameurs basanés, remontait rapidement le fleuve, en cherchant les eaux basses sur la rive inondée. Au second plan, une escorte assez nombreuse d'hommes armés de haches, dont les chevaux avaient de l'eau jusqu'au poitrail, suivait, sans le perdre de vue, le bateau, autant que le permettait la profondeur du fleuve. Celui qui paraissait commander à toute cette caravane équestre et navale à la fois était un homme à turban vert, assis à l'avant de la longue nacelle. Ce convoi, nous assura-t-on, se rendait au harem du pacha de Belgrade. Du reste, aucun voile ne bougea, et nous vîmes glisser sur les flots, et se croiser avec nous comme des ombres, cette rapide apparition. Cependant c'était un tableau oriental trop complet pour le laisser échapper; et la barque n'avait pas dépassé notre navire, qu'elle était déjà retracée sur cette page, où elle restera comme une heureuse inauguration de la couleur locale de l'Orient, qui avait été tant de fois l'objet de nos rêves de voyageurs et d'artistes.

POSTES DES COLONIES MILITAIRES HONGROISES DANS LE BANNAT.

DANUBE, rive gauche. 7 juillet.

PLANCHES 5 ET 6.

Après Belgrade, nous passons encore devant Semendria, ville servienne, aux murailles pittoresques. Jetons un coup d'œil vers la rive gauche, sur les vastes plaines couvertes d'herbages et de roseaux qui s'étendent tout au loin, jusqu'au pied des monts bleus de la Transylvanie. Ce pays, qui n'est plus la Hongrie proprement dite, n'est point encore la Valachie. On le nomme la Limite militaire ou le *Bannat,* locution qui rappelle le titre de *ban,* antique appellation des chefs de ces contrées. Bientôt nous rencontrons les premiers postes des colons militaires, milice infatigable, qui veille nuit et jour sur les mouvements du fleuve, prêts à repousser sur la plage servienne toute provenance redoutable à la santé publique. Leurs corps de garde isolés sont souvent une simple hutte de terre ou de branchages. Quelquefois aussi, c'est une construction plus appropriée à sa destination, et exhaussée par des poteaux qui la défendent contre la crue du Danube. Les gardiens patients de ces rivages vivent là dans une solitude complète, troublée à peine par quelques oiseaux aquatiques, bientôt familiarisés avec leurs baïonnettes inoffensives. Parfois encore nous voyons d'immenses troupeaux de chevaux qui appartiennent à la cavalerie coloniale, parcourant la prairie d'une allure capricieuse, et venant se désaltérer dans les eaux du Danube. Nous les distinguions vers midi, lorsque la chaleur tombait à plomb sur la terre et sur le fleuve. Alors ils se serrent les uns contre les autres, baissant la tête, et immobiles sous le poids de cette brûlante atmosphère.

Essayons de donner en peu de mots une idée de l'organisation des colonies militaires du Danube. Le grand problème de la sécurité riveraine, heureusement résolu ici, a donné naissance à un ensemble de systèmes et d'institutions admirablement appropriés au bien-être de ces peuples, à l'administration, à la culture des biens de la terre et à la santé publique. Le territoire entier du Bannat est divisé en régiments et en compagnies. C'est un camp permanent, discipliné au moyen d'une complète égalité de devoirs et de droits pour chaque fraction et pour chaque individu de la communauté. Ainsi, toute cette population forme une armée parfaitement organisée, où chaque corps, à son tour, cultive le sol, élève les troupeaux et garde la frontière. Dans cette association, qui n'est pas plus militaire qu'agricole, et qui est à la fois l'un et l'autre, la propriété est collective. L'administration des biens communs appartient à celui qui est le chef de la famille, soit par droit de nature, soit en vertu de l'élection. Depuis bien des années cette puissante organisation fonctionne, assurant à chacun les meilleures conditions d'existence, et, chose admirable! accomplissant en même temps une œuvre immense au point de vue de l'humanité : la défense du territoire et de la santé publique sur un espace considérable, devenu le rempart intelligent de l'Europe chrétienne. C'est ainsi que des institutions, classées par certains esprits au rang des utopies, trouvent dans ces lieux écartés, au sein de cette société patriarcale, une application excellente. Grave sujet de méditations, qui se résume par cette formule bien simple : « Savoir appliquer à propos. »

BERGER DU BANNAT.

DANUBE, rive gauche. DRENKOVA. 7 juillet.

PLANCHE 7.

Le Danube, après avoir longtemps baigné des plaines, où son vaste cours s'est étendu sans obstacle, se trouve inopinément resserré entre deux groupes d'imposantes montagnes : ce sont les Karpathes au nord et les Balkans au sud. Ses eaux vertes et bouillonnantes s'amoncellent dans cet étroit passage, et le voyageur se trouve tout à coup transporté, de la scène monotone et paisible des prairies, au spectacle grandiose et menaçant des rochers qui se dressent en murailles dentelées sur le cours assombri du grand fleuve. C'est ainsi qu'on arrive à *Drenkova*, station où le bateau à vapeur parti de Pesth achève son trajet. Pour rejoindre le navire correspondant qui les attend à *Skéla*, les passagers s'embarquent sur des bateaux légers, et franchissent ainsi les barrages de roches cachées sous les eaux et les tourbillons dangereux qu'on nomme les Portes de Fer. Ce trajet, plus imposant que périlleux, grâce à l'adresse des mariniers, emploie environ deux journées, en y comprenant une halte à *Orsova*.

Drenkova n'est ni une ville, ni même un village. Une seule petite maison, construite au bord des eaux, au fond d'une splendide coupure de montagne, sert de magasin pour les marchandises débarquées; tout autour c'est le désert, mais un désert plein de fraîcheur et d'ombre, de végétation variée et vigoureuse. Quelques pâtres fréquentent ces solitudes alpestres. Vêtus et coiffés de la peau de leurs moutons, qu'ils retournent selon la saison, armés d'une hache et d'une houlette, sans autre compagnie qu'un chien et une gourde, ces sages vivent ainsi, longtemps éloignés du contact des hommes. Celui que représente la planche 7 avait mené une vie plus active : soldat de Marengo dans sa jeunesse, il passait ses derniers jours dans l'observation d'une grande nature et le culte absolu du silence; ce qui suffirait à tout autre qu'à un berger pour devenir philosophe et taciturne.

Au pied de la montagne, on remarque le tracé d'un chemin. C'est une magnifique entreprise du gouvernement autrichien. Pour suppléer à l'interruption de la navigation dans les parages dangereux du Danube, une belle voûte taillée dans le roc va côtoyer les sinuosités du fleuve. Trajan en avait fait autant sur le bord opposé, et on retrouve encore l'impérissable trace des légions romaines au pied des grands rochers de la rive *servienne*.

ENFANTS HONGROIS SORTANT DE L'ÉCOLE.

ORSOVA. 8 juillet.

PLANCHE 8.

Voici une sortie de l'école; mais celle-ci n'est pas une fuite, une explosion de gambades, un flot glapissant de gamins asiatiques, échappés à l'horrible contrainte du silence et de l'im-

mobilité. Laissons au pinceau de Decamps ces écoliers de salpêtre : à nous les enfants sages et posés, la petite école bien dressée ! Dans ce *Bannat,* où tout est si merveilleusement réglé, l'école elle-même est un modèle de discipline et de bon ordre. Voyez ces jolis enfants ! comme on devine leur agilité et leur gaieté, malgré leur air grave et lourd ! C'est à leur costume qu'ils doivent cette apparence magistrale, car ce costume est exactement celui des hommes faits. Affublés ainsi, ces pauvres enfants sont des paysans en miniature. Ajoutez que ces petits savants vous saluent poliment, et causent avec vous en latin, si vous pouvez, vous, voyageur de l'Occident, tenir tête à ces bambins au moyen de vos huit ou dix ans d'études universitaires. La langue latine, au reste, est encore en usage dans ces contrées ; c'est l'idiome préféré de la science et de la loi ; et tous ceux qui ont reçu quelque instruction s'en servent avec une égale facilité, aidée toutefois d'un certain nombre de barbarismes. Le premier plan du tableau est occupé par un pasteur vêtu de la casaque nationale ; sa femme et son enfant, à ses côtés, complètent ce groupe champêtre.

Valachie.



Paysans valaques.

Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Lith. d'Auguste Bry, rue du Bac, 134.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac, 134.

LA JOK,

Danse Valaque.

Tchernecz (Valachie) 9 Juillet 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.
Imp. par Auguste Bry, rue du Bac, 134.

TOUR DE L'HORLOGE,

bâtie pendant l'occupation turque.

Giourjevo (Valachie) 11 Juillet 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

FOIRE DE St PIERRE,

à Giourjevo (Valachie) 11 Juillet 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134

BARBIER TSIGANE,

Foire de Giourjevo.

(Valachie) 11 Juillet 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

ÉGLISE DE S^T GEORGES.

Bukharest (Valachie) 13 Juillet 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES BOYARDS,

Bukharest (Valachie) 15 Juillet 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5. Raffet lith. d'après de Sainson. Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134

ÉGLISE GRECQUE A BUKHAREST,
(Valachie) 15 Juillet 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

INFANTERIE VALAQUE DÉFILANT AU PAS DE COURSE.

Bukharest (Valachie) 16 Juillet 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.
Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

RONDE VALAQUE EXÉCUTÉE PAR DES TSIGANES
et dansée par les Musiciens du 2.e Régt. chez le Prince Ghika, Ghospodar de Valachie.
Bukharest, 16 Juillet 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134

PASSAGE DU BOUZÉO

(Valachie) 17 Juillet 1837

VALACHIE.

PAYSANS VALAQUES.

PLANCHE 9.

Nous sommes entrés dans une autre contrée, la Valachie, et nous avons quitté le Danube à Giourjévo. Les Valaques, autrefois sujets de la Porte, doivent à la Russie leur émancipation politique, et commencent à vivre de la vie des nations gouvernées par des institutions équitables. Au reste, les maux soufferts par ces malheureuses provinces avaient comblé la mesure; et lorsque les traités eurent placé sous la protection de l'empire de Russie la Valachie et la Moldavie, l'abîme de misère, de dégradation et de désespoir qu'il s'agissait de combler, était de nature à décourager l'âme la plus ardente pour le bien. Cette tâche effrayante, un homme osa l'aborder; ce fut le général comte Kisseleff, qui pendant plusieurs années demeura chargé, par le gouvernement de S. M. l'empereur de Russie, de la réorganisation de ces contrées. Dans une société où tout avait péri, il fallait reconstruire les bases; c'est ce que fit le général, avec une persévérance et une fermeté qui tiennent du génie. Lorsque les provinces purent se gouverner seules, c'est-à-dire lorsqu'elles possédèrent un règlement organique qui embrasse toutes les branches du gouvernement et de l'administration, et qu'elles en eurent pratiqué le mécanisme avec succès, le général Kisseleff quitta ces peuples régénérés par sa volonté, et fut accompagné jusqu'aux frontières comme un père et comme un bienfaiteur.

L'origine des populations valaque et moldave se perd à travers les migrations confuses des hordes venues de l'Orient. Ces peuples s'appelaient les Daces lorsque Trajan les conquit, et longtemps ils restèrent une colonie romaine. C'est à cette glorieuse souche qu'ils se rattachent le plus volontiers, et le nom qu'ils aiment le mieux est celui de Roumani. Robustes et courageux, sobres et patients; propres aux travaux des champs, qu'ils préfèrent à tous les autres; conservant un type qu'on ne saurait méconnaître, et qui retrouve son analogue sur les bords du Tibre, ces enfants perdus de Rome, longtemps dégénérés et écrasés par l'oppression, prouvent qu'ils sont encore dignes de leur origine, puisqu'ils s'en souviennent et s'en glorifient.

LA JOK. — DANSE VALAQUE.

TCHERNECZ. 9 juillet.

PLANCHE 10.

Les Valaques sont passionnés pour la danse, et cet exercice a gardé chez eux une empreinte antique qui lui donne un caractère particulier d'intérêt. Leur danse est lourde et posée; ils

s'appliquent surtout à marquer la mesure en frappant vigoureusement la terre du talon, et ils y réussissent avec un ensemble parfait. Dans la jok, figure qu'on exécute ici, c'est un sous-officier qui mène la danse. Ce sous-officier poussait si loin l'amour de l'art, qu'il frappait de sa canne ceux de ses collègues qui n'observaient pas la mesure avec une minutieuse régularité. Ces façons étaient sans doute une chose reçue parmi les danseurs, qui n'avaient pas l'air de se choquer le moins du monde des impatiences professorales du sergent. Quant aux deux *Tsiganes* dont le violon criard accompagnait la danse, ces malheureux étaient roués de coups par le forcené sous-officier; et c'était vraiment un spectacle digne de pitié, car l'un d'eux était doué d'une beauté rare. Ce pauvre être dégradé et battu eût pu servir de modèle à Raphaël et au Titien pour leurs plus nobles figures. Quant à l'honorable sergent, tout entier à son rôle, et ne doutant de rien, il se donnait mille grâces martiales, et ne détournait les yeux de ses victimes que pour les porter complaisamment sur ses pieds, avec lesquels il exécutait, entre chaque mesure, mille fioritures d'une haute prétention. Les spectateurs applaudissaient par un murmure flatteur cet agréable talent, et chaque triomphe du sergent retombait en coups de canne sur les épaules des musiciens.

TOUR DE L'HORLOGE BATIE PENDANT L'OCCUPATION TURQUE.

GIOURJÉVO. 11 juillet.

PLANCHE 11.

Giourjévo fut longtemps le séjour d'une garnison turque qui étendait ses déprédations au loin dans la campagne, et rapportait son butin derrière les murailles de la place forte. Cette ville commande au Danube du haut d'une falaise assez élevée, et pendant bien des années elle demeura maîtresse du cours du fleuve, qui présente, sous ses murs, l'étendue la plus majestueuse. Depuis que les traités ont refoulé la domination turque sur la rive opposée, Giourjévo, soumise à un régime plus régulier, a pris les apparences d'une ville européenne. Ses fortifications détruites ont agrandi l'espace, et quelques maisons d'une élégante simplicité se sont élevées à la place des masures abandonnées par les musulmans. Une place circulaire, tracée au centre de la ville, est entourée d'édifices publics ou particuliers d'un assez bon style, parmi lesquels on remarque une auberge. Il est vrai que cette hôtellerie, à l'enseigne trompeuse, n'offre d'autre lit qu'un billard, d'autre nourriture que des glaces à la rose. C'est le confortable réduit à sa plus simple expression.

Le sol de Giourjévo régénéré offre encore de nombreuses fondrières, dues à l'absence du pavé. Des dorobantz ou soldats de police sont représentés, dans la planche, côtoyant une de ces mares qui se retrouvent si fréquemment dans les villes et les villages de la Valachie.

FOIRE DE SAINT-PIERRE.

GIOURJÉVO. 11 juillet.

PLANCHE 12.

C'était le jour de la Saint-Pierre, et toute la population de Giourjévo s'était portée vers une plaine immense, sans ombre et sans verdure. Sur cette plaine arrivaient par troupe des familles et des villages entiers de Valaques, des tribus de cette race nombreuse et vagabonde connue en Valachie sous le nom de Tsiganes. Des marchands, des danseurs, des musiciens et des curieux, attirés par la solennité, grossissaient à chaque instant une foule déjà compacte et bruyante. Chaque groupe, en arrivant sur le champ de foire, dételle les chariots et organise son campement. Les Valaques dressent de vastes abris en toile blanche, flanqués de leurs chars massifs, près desquels ruminent les buffles ou les bœufs de l'attelage. Les Tsiganes s'abritent sous des tentes de feutre à raies brunes et noires. De toutes parts s'élève la fumée des cuisines improvisées; sous toutes les tentes on se pare pour la danse. Les belles filles de la Valachie se distinguent par leurs bonnets de velours, où brillent les longs chapelets de sequins ou de paras qui composent leur dot. Les jeunes filles tsiganes frappent le regard par une beauté singulière, qui montre encore l'empreinte de la race dont quelques auteurs prétendent que leurs tribus errantes sont issues. On retrouve en elles la taille souple et déliée et les extrémités délicates des femmes des bords du Gange.

A travers cette confusion de tentes, de baraques, de chars et de bestiaux, les marchands avaient dressé leurs étalages. Le commerce principal de la foire de Saint-Pierre consiste en étoffes, en habits, en pelleteries, sans compter les comestibles en abondance.

Mais l'attrait principal de cette fête est la danse; les populations s'y livrent à l'envi, et avec une ardeur infatigable. Dès qu'un espace devient libre au milieu de cette foule mobile, il est aussitôt envahi par les danseurs. Ceux-ci forment un grand rond, et les ménétriers tsiganes se placent au centre, où ils exécutent leurs airs sans fin. Cependant, quel que soit leur entraînement pour cet exercice, les Valaques y conservent une dignité et une décence remarquables. Les filles tsiganes elles-mêmes y apportent un maintien modeste et réservé.

Il n'est pas rare de voir cinquante à soixante danseurs, revêtus de costumes variés, enlacés dans le même cercle; ces cercles eux-mêmes se répètent à l'infini sur toute l'étendue de la plaine. Cet immense bal se prolonge ainsi fort avant dans la nuit.

BARBIER TSIGANE A LA FOIRE DE GIOURJÉVO.

11 juillet.

PLANCHE 13.

Les barbiers sont, en général, des Tsiganes : le monopole de cette profession appartient à cette race adroite et industrieuse, à laquelle les Valaques abandonnent aussi exclusivement

les métiers de maréchaux ferrants, de ménétriers, de maçons, de cuisiniers et d'orpailleurs. Laboureurs ou charretiers par vocation, les Valaques n'aiment point les industries qui exigent un travail sédentaire. Un Tsigane a donc établi sa boutique sur le champ de foire, et le pavillon blanc, arboré sur la tente, est une indication comprise de tous les mentons barbus; d'ailleurs le modeste matériel étalé sur une corde, en travers de la tente, témoigne assez de ce qui s'y passe. Non loin du barbier, un boucher a dressé ses pénates nomades; quatre piquets et une natte ombragent à peine des lambeaux de viande d'un aspect repoussant. Au fond du tableau, les grandes rondes des Valaques tournent au son des instruments des Tsiganes, et, sur le premier plan, un berger précédé de son chien semble chercher à s'éloigner du tumulte.

ÉGLISE DE SAINT-GEORGES.

BUKHAREST. 13 juillet.

PLANCHE 14.

Cette église donne une idée du plan généralement adopté dans les édifices religieux de quelque importance en Valachie. Plus imposants par la masse que par le fini des détails, ces édifices sont très-rarement en matériaux solides. La brique, revêtue de chaux, en forme la matière; d'où il résulte que les ornements d'architecture n'ont aucune durée. Il en est de même pour toutes les maisons de Bukharest : bâties avec une certaine prétention, elles se dépouillent, à chaque hiver, de quelque partie de leur enduit extérieur, et arrivent promptement à un état de décrépitude pénible à voir. Rien n'est plus attristant qu'une jeune ruine. L'église de Saint-Georges, dont il est ici question, est ornée d'un porche tout rempli de peintures dans le style byzantin, parmi lesquelles se devine une figure presque effacée de son bienheureux patron. Cette basilique est entourée de vastes dépendances qui étaient jadis un couvent, mais qui servent aujourd'hui d'ateliers à diverses industries. Un fabricant de voitures occupe une partie de la cour.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES BOYARDS.

BUKHAREST. 15 juillet.

PLANCHE 15.

Sur une colline qui domine pittoresquement Bukharest, et dans les dépendances de l'église métropolitaine, se trouve la salle des séances de l'assemblée générale des boyards. Cette enceinte est remarquable par son excessive simplicité. Le métropolitain, président légal, siége à l'une des extrémités, sur un fauteuil orné d'un baldaquin; c'est là tout le luxe de cette as-

semblée représentative. Parmi les quarante-trois membres composant la chambre, quelques vieux boyards conservaient encore le large et somptueux costume qu'ils portaient au temps de la domination turque. Une longue barbe et un volumineux kalpak donnaient à leurs vénérables têtes un caractère singulier de majesté. Les boyards militaires prennent part aux délibérations, revêtus de leurs uniformes et le sabre au côté. Les membres parlent de leur place, où ils sont assis devant une table à tapis rouge; les ministres ne sont pas distingués, par leurs siéges, du reste de l'assemblée. Une partie de la salle est réservée au public, qui doit s'y tenir debout. Cette admission d'auditeurs était une mesure toute nouvelle à l'époque de notre visite, et peu de personnes en profitaient.

ÉGLISE GRECQUE.

BUKHAREST. 15 juillet.

PLANCHE 16.

Ce petit temple, enfermé dans un cloître rétréci, et environné d'un modeste cimetière, est surtout remarquable par les peintures qui couvrent toute sa surface extérieure, et dont on ne distingue plus que des vestiges, trop insuffisants pour en apprécier le mérite. Le style de la construction rappelle assez exactement celui des mosquées d'ordre inférieur. Bukharest compte un nombre prodigieux d'églises : celle dont on voit ici le dessin est située dans le quartier le plus populeux de cette grande ville.

Un juif s'entretient avec un paysan valaque. Ces juifs, extrêmement nombreux dans la capitale de la Valachie, sont les marchands, les courtiers, les entremetteurs de tout le commerce; on les trouve dans toutes les conditions, toujours utiles, zélés, discrets, et rendant, pour le prix le plus minime, tous les services qui dépendent d'eux. Chaque maison un peu importante, chaque étranger qui arrive dans la ville, ne peut se passer d'un juif, qui, sous le nom de *facteur*, prend pour lui toutes les peines et toute la fatigue. Les personnages de condition élevée placent sous les ordres du facteur une horde de domestiques tsiganes, serviteurs paresseux et inutiles, luxe repoussant, et dangereux au contact. On a coutume de tirer vanité du grand nombre de ces parasites, qui encombrent les escaliers et les vestibules; on devrait plutôt regretter d'être obligé, par les préjugés de rang, d'entretenir autour de soi ce faste en guenilles, qui contraste d'une manière si choquante avec le bon goût et les habitudes élégantes de toute la société de Bukharest.

INFANTERIE VALAQUE DÉFILANT AU PAS DE COURSE.

BUKHAREST. 16 juillet.

PLANCHE 17.

Le prince Ghika, ghospodar de la Valachie, nous avait ce jour-là cédés aux gracieuses prévenances de son frère, et nous assistions aux manœuvres de la petite armée valaque. Le commandement en chef des troupes appartenait alors au prince Constantin Ghika, qui porte le titre de *grand spathar*. C'est ce personnage qu'on remarque à cheval au second plan. Pendant l'exercice à feu qui suivit les évolutions, le spathar fut atteint au visage d'une cartouche encore enflammée; mais cet accident, qui n'eut point de suites graves, n'interrompit pas les manœuvres. Les troupes défilèrent une première fois au pas ordinaire, une seconde fois au pas de course. C'est ce dernier défilé qui fait le sujet de la planche. Les troupes valaques, admirablement tenues, sont instruites d'après la théorie militaire russe.

RONDE VALAQUE

EXÉCUTÉE PAR DES TSIGANES, ET DANSÉE PAR LES MUSICIENS DU 2E RÉGIMENT CHEZ LE PRINCE GHIKA, GHOSPODAR DE VALACHIE.

BUKHAREST. 16 juillet.

PLANCHE 18.

Sous les grands arbres du parc de Stouffa, après un dîner auquel assistait une réunion nombreuse de dames, d'officiers et de hauts fonctionnaires, le ghospodar a donné le signal des danses nationales. D'abord, ce sont les musiciens militaires qui ont accompagné les premières figures; mais ils sont devenus danseurs à leur tour, et ils exécutent la *roumanieska*, la danse la plus caractéristique et la plus généralement pratiquée du pays. Dans cette grande ronde, qui se déroule lentement, tantôt à droite, tantôt à gauche, chacun a droit d'entrer et de se faire faire place, comme aussi chacun sort à son gré. L'air qui accompagne cette danse est une interminable mélodie, espèce de gageure discordante, dans laquelle les Bohémiens s'escriment à l'envi. Il n'y a guère qu'une lassitude invincible qui mette fin, soit à la danse, soit à la musique; tous s'y livrent avec une égale passion.

Telles sont les récréations d'été du souverain de ces États. On ne peut s'empêcher de souhaiter de longues prospérités à cet heureux pays, quand on a pu apprécier, comme nous, son prince et ses habitants. Le ghospodar est représenté au fond du tableau, où il s'entretient avec l'un des voyageurs. Son modeste costume se distingue par un gilet blanc à revers. Un certain nombre de jeunes gens appartenant aux meilleures familles, aussi distingués par leur

éducation que par l'élégance de leurs manières, remplissent auprès du souverain les fonctions d'aides de camp, et font les honneurs de la résidence avec une rare prévenance.

Le soir, lorsque l'obscurité rappelle les convives dans les salons, chacun s'assied sur de larges divans; le café et les longues pipes circulent, et, dans une douce et nonchalante causerie, on atteint l'heure de la retraite.

PASSAGE DU BOUZÉO.

17 juillet.

PLANCHE 19.

Le jour même où nous quittâmes Bukharest, des flots de pluie inondaient la contrée. L'orage avait enflé tous les cours d'eau, et le Bouzéo, rivière ordinairement paisible, et encaissée entre deux hautes berges, était devenu un torrent dangereux. Les premières voitures le franchirent avec peine; mais comme c'étaient les plus légères, elles furent enlevées assez lestement pour remonter sur la rive opposée. Lorsque arriva la voiture la plus lourde de toutes, notre quartier général, nous eûmes véritablement la crainte de la perdre dans cet affreux passage. Elle avait franchi assez heureusement le torrent, dont la rapidité devenait plus menaçante de minute en minute; mais une fois sur le revers, il fallut plus d'une demi-heure d'efforts et de cris, et plus de vingt chevaux successivement ajoutés, pour lui faire escalader cette pente glissante. Nous devions trouver un gîte à Rimnik; mais cette ville est aussi défendue par une rivière, et celle-ci était tellement enflée, qu'aucun de nos guides ne voulut tenter le passage par une nuit profonde qui aurait doublé le danger. Nous reçûmes l'hospitalité dans une misérable hutte de paysan, et le lendemain nous franchîmes la frontière de la Moldavie.

Moldavie.

1837.



Relais Moldave

Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

FAMILLE TSIGANE EN VOYAGE.

(Moldavie) 19 Juillet 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

POSTE AUX CHEVAUX.

(Moldavie) 19 Juillet 1837.



Chez Gihaut frères éditeurs boulevart des Italiens 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134

VUE DE YASSY,

prise du balcon de l'hotel de S.t Pétersbourg.

(Moldavie) 19 Juillet 1837.



Chez Gihaut, frères, éditeurs boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

ÉGLISE ET TOUR DES TROIS SAINTS.

Yassy (Moldavie) 20 Juillet 1837.

MOLDAVIE.

RELAIS MOLDAVE.

PLANCHE 20.

Quelques chevaux réunis au milieu de la steppe, recevant avec la même indifférence les rayons de plomb du soleil ou les tonnes d'eau de la pluie, voilà ce qui constitue, en Moldavie comme en Valachie, un relais de poste. Quelquefois aussi c'est un enclos de broussailles, au milieu duquel s'élève une cabane en pain de sucre, espèce de four chauffé dans les temps pluvieux comme en hiver, et dont la fumée s'échappe par la porte. Cette hutte est la demeure des postillons et de leur chef, qui y vivent dans la plus cordiale égalité. Lorsqu'une voiture s'arrête pour relayer, les postillons poussent quelques cris particuliers; et les chevaux arrivent docilement s'offrir à leur harnais de cordes, le plus primitif et le moins coûteux de tous les harnais.

FAMILLE TSIGANE EN VOYAGE.

19 juillet.

PLANCHE 21.

Un char rustique, traîné par des buffles, transporte les femmes et les enfants; les hommes escortent la famille: c'est encore là une scène nomade des mœurs patriarcales. Ceux qui voyagent ainsi sont des *Tsiganes*, des membres de ces étranges tribus qu'on retrouve dans plusieurs contrées de l'Europe sous des noms différents : Bohémiens en France, Zingaris ou Zigeuner en Allemagne, Gitanos en Espagne. Les Tsiganes sont nombreux en Moldavie, et on les emploie, comme dans la province voisine, à tous les usages que nous avons déjà décrits. Le maître de la petite caravane qui se trouve ici figurée avait des prétentions à une condition plus élevée, et se disait noble. Peut-être, en effet, était-il un chef de tribu, et, comme tel, revêtu d'un certain pouvoir, auquel le gouvernement local accorde un appui suffisant pour régler la discipline de ces hordes, souvent turbulentes. Le personnage dont il est question marchait suivi de deux domestiques, ce qui est, chez ces peuples, l'indice d'une position supérieure.

POSTE AUX CHEVAUX.

19 juillet.

PLANCHE 22.

La hutte de terre sur laquelle on voit des cicognes constitue un des établissements de poste les plus confortables que nous ayons rencontrés en Moldavie; aussi le directeur de cette administration en plein champ porte-t-il le titre officiel de *capitan*. La présence de ce chef supérieur n'empêche pas que l'opération du relais ne soit d'une longueur désespérante. Les traits et les harnais sont composés d'une multitude de bouts de corde vermoulus, qu'on rajuste à grand renfort de nœuds. L'attelage qui a fourni sa carrière est dételé et laissé libre; et ici, par un surcroît de soins que nous n'avions pas remarqué jusqu'alors, chaque coursier haletant reçoit une poignée de foin. Partout ailleurs on abandonne le cheval au hasard, et c'est à lui de chercher sur la steppe dépouillée quelque brin d'herbe épargné par le soleil. Ces pauvres animaux ont une adresse particulière pour saisir, tout en courant, les plantes qui se rencontrent sous leurs pas.

VUE DE YASSI,

PRISE DU BALCON DE L'HOTEL DE SAINT-PÉTERSBOURG.

19 juillet.

PLANCHE 23.

Yassi, la populeuse métropole de la Moldavie, s'étend dans un vaste bassin, dominé par un circuit de collines assez importantes. On en juge ainsi du moins après la longue course qu'on vient de faire à travers les plaines; toute éminence se convertit facilement en montagne aux yeux du voyageur, fatigué par cet éternel et monotone horizon. Les rues de Yassi sont pavées de larges pièces de bois, qui, s'enfonçant inégalement dans la terre, produisent les plus détestables cahots; mais dans la plupart des nouveaux quartiers cet inconvénient a disparu, et des trottoirs commodes favorisent la marche des piétons. Les édifices publics, les palais, les administrations, sont d'un style simple et pur, et d'une grande propreté à l'extérieur; mais ici, comme à Bukharest, la fragilité des matériaux ne résiste pas longtemps à l'inconstance des saisons. Les juifs sont très-nombreux à Yassi; ils ont le monopole du commerce, et exercent de préférence la profession de changeurs. On les voit assis aux portes des boutiques, faisant résonner dans leurs mains quelques pièces de monnaie, comme signe de leur industrie. Yassi possède une auberge, ou plutôt un hôtel de la meilleure apparence; mais, sauf la grandeur et la belle disposition des salons, sauf les peintures qui ornent à profusion les appartements, on n'y trouve rien de ce qui peut réparer les fatigues et le désordre d'une

longue route. Ces riches appartements ne nous offrirent d'autre lit qu'un billard. La coutume des habitants aisés du pays est de voyager avec tout le matériel nécessaire à une installation; et les hôtels, comme les anciens caravansérails, ou les khans destinés aux marchands, ne fournissent aux voyageurs que le logement. La physionomie de Yassi se ressent de son voisinage de la Russie; et comme en même temps elle a conservé plus que Bukharest son ancienne couleur orientale, il naît de ce mélange de coutumes et de races une foule de contrastes remplis d'intérêt pittoresque.

ÉGLISE ET TOUR DES TROIS SAINTS.

YASSI. 20 juillet.

PLANCHE 24.

Cet édifice est l'un des plus remarquables de Yassi; et, en effet, outre la bizarrerie de son plan, cette église offre des détails extrêmement curieux. C'est d'abord le seul monument de Yassi qui soit construit en pierres, et sa surface tout entière est recouverte d'arabesques d'un travail très-délicat, et sculptées en relief. Ses fenêtres étroites ne laissent pénétrer à l'intérieur qu'une faible lumière, qui lutte à peine avec celle des lampes allumées jour et nuit sous ses trois nefs. Des fresques d'une naïveté remarquable recouvrent les murs du sanctuaire. Fondée en 1622 par le voiévode Basile, cette riche église fut d'abord dorée entièrement à l'intérieur; mais trois fois elle fut ravagée par l'incendie et le pillage, au temps des Tatars. On la nomme l'église des Trois Saints (*Tresphetitili*), et elle est effectivement placée sous l'invocation de saint Basile, de saint Jean Chrysostome et de saint Grégoire le Théosophe. Un monastère spacieux, anciennement fortifié, entoure cette élégante basilique, et une affluence constante de fidèles y vient contempler les saintes reliques et les curieuses tapisseries brodées qui en forment le trésor.

RUSSIE MÉRIDIONALE.

Bessarabie.



Télégue de Poste.

Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 184



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

COUR GÉNÉRALE DE LA QUARANTAINE DE SKOULANI.

(Bessarabie) 24 Juillet 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, Boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, r. du ...

ARRIVÉE A KICHENEFF,
(Bessarabie), 4 Août 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134

POSTE AUX CHEVAUX

(Bessarabie) 5 Août 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

HALTE D'UNE CARAVANE MOLDAVE

transportant du charbon.

(Bessarabie) 5 Août 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac, 134.

NÉGOCIANTS ET MARCHANDS ISRAÉLITES.

Odessa 7 Août 1837.

RUSSIE MÉRIDIONALE.

BESSARABIE. — TÉLÈGUE DE POSTE.

PLANCHE 25.

C'est là une de ces terribles voitures dont nous avons eu occasion de parler. Légères autant que dures, elles ne s'arrêtent que lorsque la course d'une poste à l'autre est accomplie. A un aussi frêle équipage on attelle d'ordinaire trois chevaux pleins de séve et d'ardeur. Le postillon occupe le siége, simple planche adaptée sur le devant du chariot. Il est armé d'un knout dont il fait rarement usage, et qu'il se contente d'agiter en l'air, parlant sans cesse aux chevaux, dont il stimule la vitesse par des mots tour à tour flatteurs ou menaçants. On ne saurait trouver une façon de voyager plus prompte, mais aussi plus incommode. Une clochette retentissante, suspendue au timon, annonce de loin l'arrivée de la voiture; mais, malgré cet avertissement, le changement de chevaux est aussi lent que le trajet d'une station à l'autre est rapide.

COUR GÉNÉRALE DE LA QUARANTAINE DE SKULANI.

24 juillet.

PLANCHE 26.

En quittant Yassi, on arrive promptement sur les bords du Pruth; et ce fleuve une fois traversé, on foule le sol de la Russie. Le village de Skoulani, moldave d'un côté et russe de l'autre, est partagé par le Pruth. Ici nous attendait un emprisonnement de quatorze jours dans le plus triste des lazarets. L'établissement sanitaire de Skoulani occupe un assez grand espace sur un terrain bas et humide, dont le niveau dépasse à peine celui des eaux du fleuve, qui coule non loin de ses clôtures; à la moindre crue d'eau, la quarantaine est inondée. Le lazaret est formé de neuf petites cases en terre, recouvertes en jonc, et alignées dans une vaste cour où l'on a planté quelques cerisiers. Chaque maison a son enclos séparé, et fermé par une barrière de planches; là les voitures restent à découvert, et les chevaux vivent sans abri. Ces maisons n'ont d'autre parquet que le sol humide et sablonneux, et chacune d'elles est confiée à la surveillance d'un vieux soldat qui partage les risques, très-probablement imaginaires, de la contagion. A la sortie du lazaret, on est tenu d'affirmer sous serment que l'on n'a enfreint aucune des lois sanitaires. A cet effet, on trouve, rangés sur une même table, l'*Évangile* pour les chrétiens, le *Khoran* pour les Turcs, et le *livre des Patriarches* pour les juifs. Simple et touchante leçon de tolérante philosophie!

ARRIVÉE A KICHENEFF.

4 août.

PLANCHE 27.

Sortis du lazaret de Skoulani, les voyageurs s'avançaient rapidement à travers les plaines ondulées de la Bessarabie. Ici, comme dans les provinces du Danube, le chemin est à peine tracé; chacun choisit la ligne la plus directe ou le sol le plus praticable, et court à bride abattue à travers des champs sans culture. Un orage formidable vint fondre sur la contrée vers le milieu du jour, et dès ce moment la steppe fut changée en un immense lac de boue. Rien de plus triste que ce spectacle, et de plus fastidieux qu'un pareil voyage. Une nuit obscure surprit la caravane bien avant qu'elle eût aperçu la ville de Kicheneff, gite désigné pour cette première journée. Perdus dans les ténèbres, et sans aucun moyen de se diriger d'une manière sûre, les équipages ne suivaient plus qu'une route incertaine, lorsqu'une lueur bienfaisante apparut. C'était un piquet de Cosaques envoyé à la rencontre des voyageurs. Pour attirer notre attention, quelques-uns des soldats portaient des fanaux au lieu de lances. Ces phares mouvants nous remirent bientôt dans le bon chemin, et une somptueuse hospitalité dans la maison du gouverneur nous fit aisément oublier nos ennuis et nos fatigues.

Kicheneff est une ville populeuse. Ses quartiers principaux se distinguent par l'énorme largeur des rues, la régularité des places et des édifices. Les toits de fer ou de cuivre, peints de couleurs variées, selon l'usage de la Russie, lui donnent un aspect particulier. Les autres parties de la ville, qui s'étendent au loin sur plusieurs collines, sont peuplées de maisons de bois sans couleur, dont la teinte grise et uniforme ajoute encore à la tristesse d'une campagne dépourvue de verdure et de tout accident pittoresque.

POSTE AUX CHEVAUX.

5 août.

PLANCHE 28.

C'est partout la même steppe ondulée, et privée de végétation. Le maître de poste qui s'établit au milieu de ces plaines choisit l'emplacement qui lui convient; il élève quelques misérables hangars de broussailles et de chaume, et son établissement est complet. Une hutte sert à l'habitation commune du maître et des postillons. C'est la vie du désert dans toute sa rude simplicité. La voiture de poste usitée dans cette contrée, comme dans le reste de l'empire, est le *télègue*. C'est une légère charrette montée sur quatre petites roues. Le voyageur s'assied au fond de cet étroit équipage; son bagage et quelques bottes de foin lui servent de siége; puis, sans abri, sans appui, il court, emporté par les chevaux les plus ardents qu'on puisse voir. C'est de cette manière qu'un grand nombre d'officiers d'un grade élevé, de courriers de cabinet

et autres porteurs de dépêches, sillonnent l'empire d'une extrémité à l'autre. Il n'est pas rare, du reste, qu'on entreprenne un voyage de plusieurs jours et de plusieurs nuits dans ce véhicule primitif. On voit ici un de ces télègues qui va prendre des chevaux frais, afin de continuer sa course.

HALTE D'UNE CARAVANE MOLDAVE TRANSPORTANT DU CHARBON.

5 août.

PLANCHE 29.

Les Moldaves, moins adonnés à l'agriculture que leurs frères et voisins les Valaques, ont une préférence marquée pour la vie nomade des caravanes. Ils réunissent, en quantité considérable, leurs chariots attelés de bœufs, et entreprennent ainsi des trajets immenses, traversant parfois toute la steppe qui s'étend du Pruth au Don. Ils transportent du charbon dans les contrées orientales de ce vaste bassin, qui manquent de combustible; et ils en rapportent des grains, des laines ou des cuirs, qu'ils viennent entreposer à Odessa. Pour voiturer le charbon, cette substance légère, ils ajoutent à leurs chars une construction de branchages d'un aspect singulier, qui permet d'augmenter de beaucoup le volume du chargement. C'est un coup d'œil des plus étranges qu'une longue caravane de ces voitures bizarres, qui semblent glisser sur la plaine; et c'est avec raison qu'on a donné à ces convois pittoresques le nom de *Flotte de la steppe*. Le soir venu, la caravane se forme en carré sur un ou plusieurs rangs; les bœufs dételés vaguent aux environs, sous la garde de chiens très-vigilants et très-dangereux pour les étrangers, tandis que les guides allument leurs feux, et apprêtent leur soupe dans des chaudières de fonte. Le repas terminé, les grands bœufs blancs sont ralliés au centre de ce camp retranché. Les chiens veillent autour du rempart de chariots, et les Moldaves s'étendent sur la terre, enveloppés dans leurs peaux de mouton. Ces habitudes stratégiques, justifiées autrefois par la crainte de certaines bandes de rôdeurs armés, n'ont plus aujourd'hui la même opportunité; de l'est à l'ouest, l'immense étendue de la Russie méridionale peut être parcourue sans aucun danger : ces précautions n'ont d'utilité véritable que contre les loups, attirés par la présence des bœufs, et qui chercheraient à les attaquer, sans les chiens courageux préposés à leur défense.

NÉGOCIANTS ET MARCHANDS ISRAÉLITES.

ODESSA (gouvernement de Kherson). 7 août.

PLANCHE 30.

Après toutes les péripéties d'un voyage accompli dans la boue à travers les plaines de la Bessarabie, ce fut un agréable contraste pour les voyageurs que d'arriver à Odessa, la grande

métropole de la Russie méridionale. Ici tout ce qui constitue la civilisation la plus raffinée s'offre à chaque pas. Odessa, qui a pris une si grande importance par sa position, et qui commande la mer Noire, est une ville toute nouvelle. Peu d'années avant le commencement de ce siècle, on apercevait encore, sur le promontoire où se montre aujourd'hui une ligne de palais, une chétive forteresse turque, nommée Hadjy-Bey. C'était le temps où le prince Potemkin étendait sa conquête sur toutes les contrées du littoral. Ordre fut donné à l'amiral Ribas de réduire le fort, qui tomba bientôt au pouvoir de la Russie. La grande impératrice Catherine II voulut faire élever une forteresse à la place même où avait existé la bicoque musulmane, et, en peu de temps, le noyau d'une colonie s'était formé sous le gouvernement de l'amiral don Jose de Ribas, qui réunissait en lui toutes les qualités d'un fondateur. La ville ne tarda pas à compter plusieurs milliers d'habitants : elle fut appelée Odessa, en mémoire d'une ville grecque, Odyssa ou Odyssea, bâtie dans les anciens âges sur le même emplacement, en l'honneur du sage Ulysse. Cette désignation est, du reste, conforme au goût littéraire du règne de Catherine; et sur toute cette côte on retrouve les mêmes indices de recherche classique. Un Français, le général Langeron, qui fut chargé, après l'amiral, du gouvernement d'Odessa, imprima à la nouvelle colonie un sage progrès. Odessa fut ensuite gouvernée par le duc de Richelieu, autre émigré de la France, qui amena cette ville, où il a laissé un nom vénéré, au point de prospérité où on la vit en 1814. Administrée de nos jours par le comte Michel Woronzoff, récemment nommé à la dignité de prince, la capitale méridionale a complété ainsi l'heureuse série de quatre gouverneurs successifs animés d'un sincère amour du bien, et doués de facultés éminentes pour l'accomplir. Odessa renferme plus de cinquante-cinq mille habitants, sans compter sa garnison et les élèves des écoles publiques. Cinq mille sept cents maisons et vingt-deux grands établissements d'éducation ou de science la placent au rang des villes les plus éclairées de l'empire.

Les Israélites sont nombreux à Odessa. Tous les jours, vers le soir, les principaux négociants se réunissent dans un café qui porte le nom de Richelieu. C'est là le club où se traitent les affaires. Quelques enfants, en quittant l'école, venaient y rejoindre leurs pères.

Crimée

1re PARTIE.



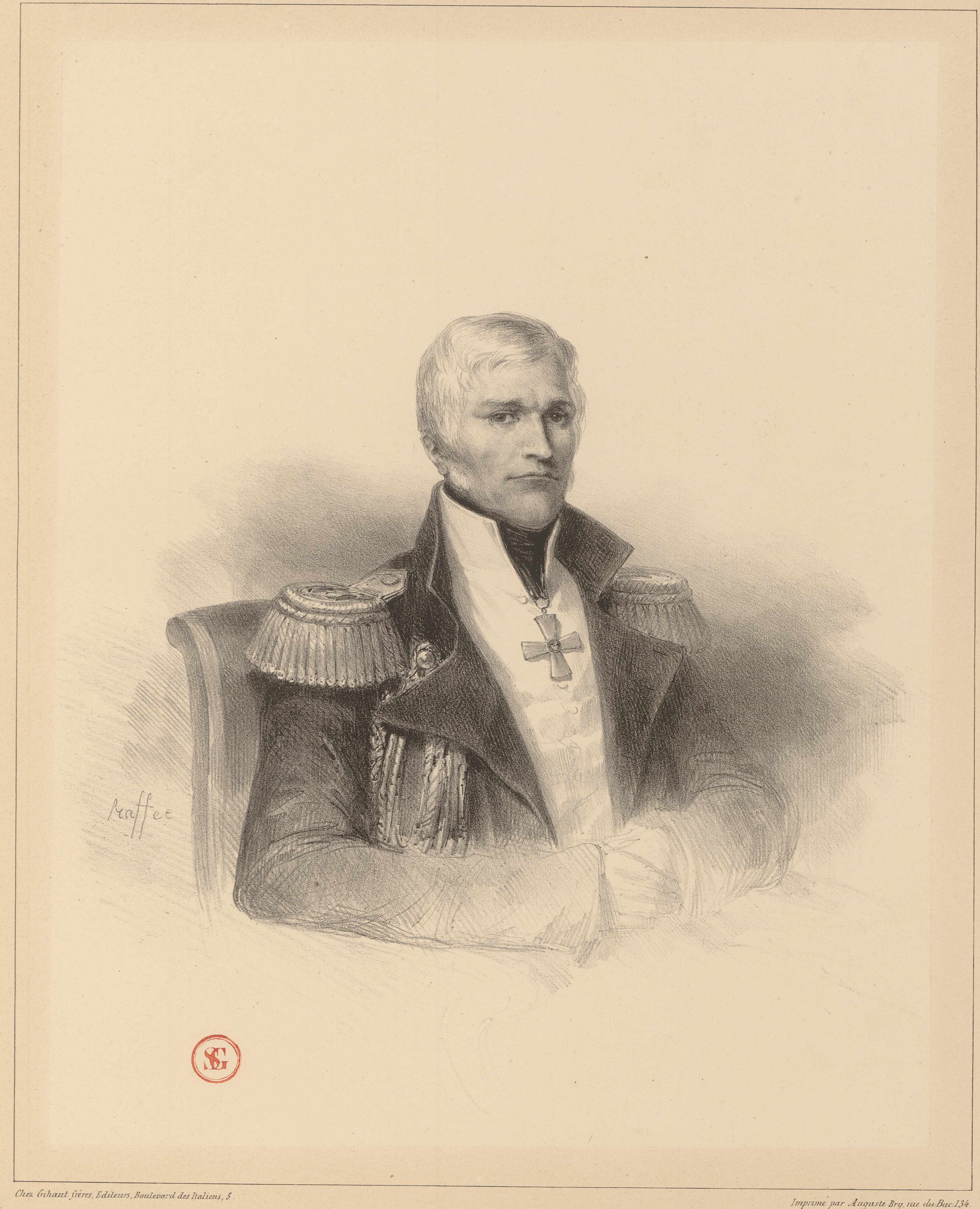
FONTAINE DE MARIAH.

Palais des Khans.

(Baghtcheh-Saraï.)

Chez Gihaut frères éditeurs boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry rue du Bac 134.



Chez Gihaut frères, Editeurs, Boulevard des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

S.E. LE COMTE MICHEL DE WORONZOFF,

Gouverneur général de la nouvelle Russie.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

CHÂTEAU DU COMTE DE WORONZOFF.

Aloupka (Crimée) 12 Août 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

HALTE D'UN CONVOI MILITAIRE RUSSE.

près Yalta (Crimée) 12 Août 1837.



chez Gihaut Frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

VUE DE LA VILLE ET DE LA BAIE DE YALTA.

(Crimée) 15 Août 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.
Imprimé par Auguste Bry, r. du Bac 134.

FAMILLE TATARE EN VOYAGE,

près Yalta (Crimée) 15 Août 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac, 13.

MOSQUÉE DU PALAIS DES KHANS.

Baghtcheh-Saraï (Crimée) 17 Août 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

TATARS SORTANT DE LA MOSQUÉE.

Baghtcheh-Saraï (Crimée) 17 Août 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, r. du Bac 134.

FORGERON TSIGANE,

Baghtcheh-Saraï (Crimée) 17 Août 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

BAIN TATAR.

Salle de repos.

Baghtchek-Saraï (Crimée) 17 Août 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, Boulevart des Italiens, 5. — *De Sainson del. — Raffet lith.* — *Imprimé par Auguste Bry, r. du Bac 134.*

VUE DE TCHIOUFOUT GALEH.

Près de Baghtcheh Saraï.

(Crimée) 18 Août 1837.



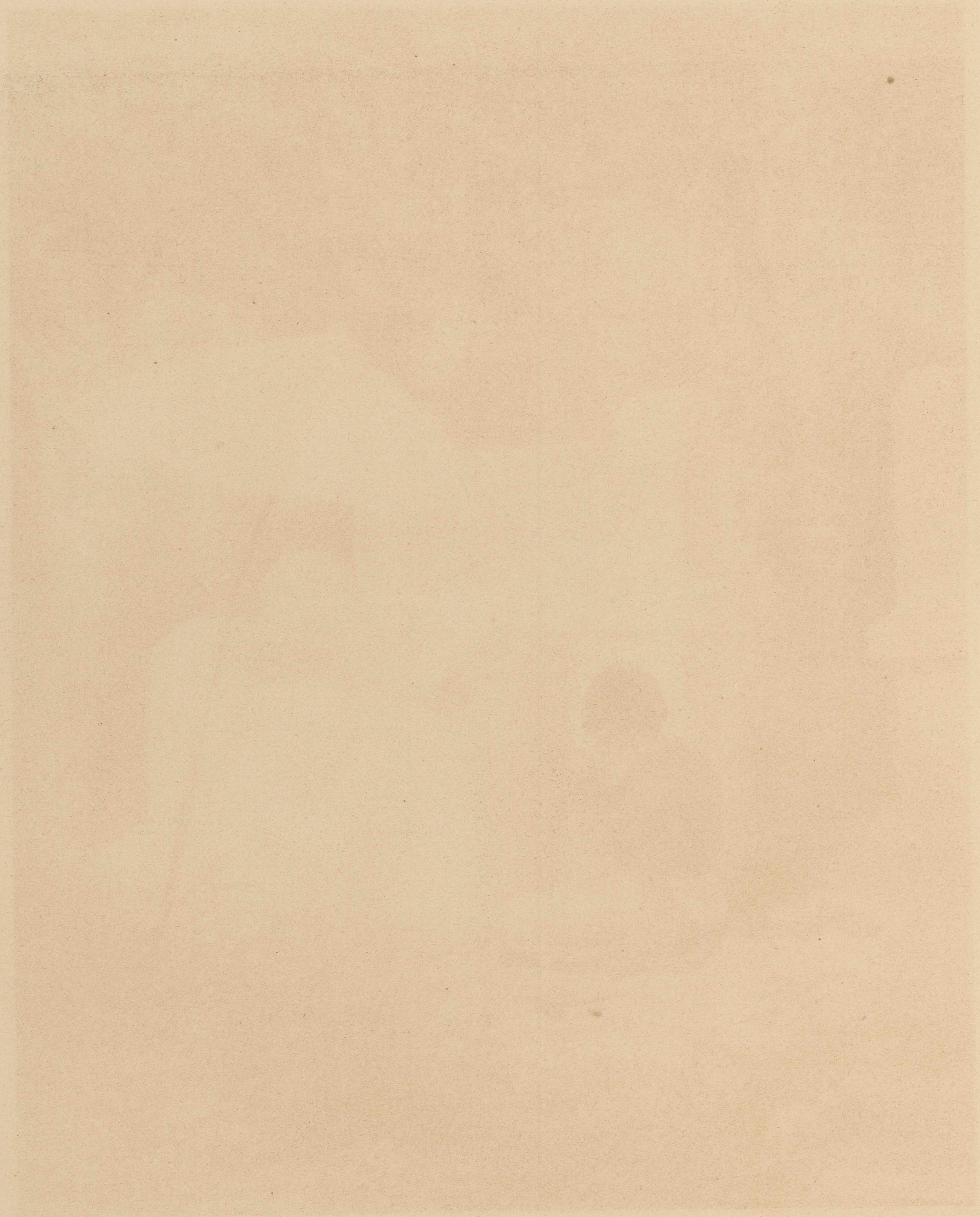
Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, r. du Bac 134.

JEUNE FEMME KARAÏME.

Tchioufout-Galeh près de Baghtcheh-Saraï.

(*Crimée*) *18 Août 1837.*





Chez Gihaut Frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry r. du Bac 13.

JUGUDA KAZAZ MISIZ,

Sculpteur des Tombeaux de la Vallée de Josaphat,

près Tchioufout-Galeh (Crimée) 18 Août 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

HABITATION DE TSIGANES, DANS LA MONTAGNE.

Près Baghtchèh-Saraï (Crimée) 18 Août 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, r. du Bac 134.

GRANDE RUE DE BAGHTCHEH-SARAÏ.

(Crimée) 19 Août 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.
Imprimé par Auguste Bry, N.º 134 rue du Bac.

BOUCHER ET AUTRES MARCHANDS TATARS.

Baghtchek-Saraï (Crimée) 20 Août 1837.



Chez Gihaut Frères, éditeurs, 5, Boulevart des Italiens.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

TOMBEAU DE MARIAH.

Baghtcheh-Saraï (Crimée) 21 Aout, 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

de Sainson et Raffet.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

VUE DU PORT DE SÉVASTOPOL

Et de la Flotte de la mer Noire.

(Crimée.) 22 Août 1837.

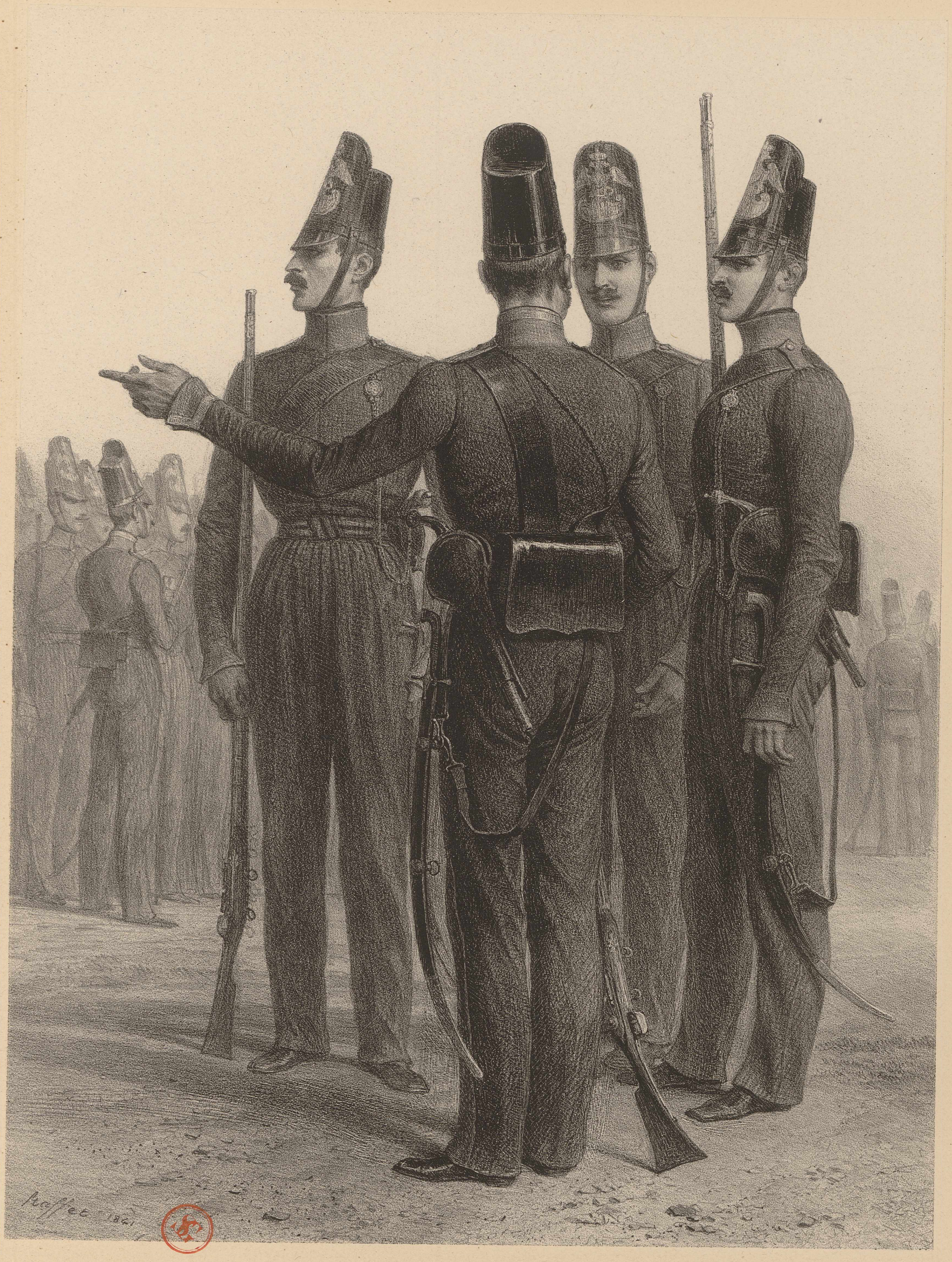


Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

VUE DE BALAKLAVA.

(Crimée) 25 Août 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, r. du Bac 134.

ARNAOUTS GARDES-CÔTES.

Balaklava (Crimée) 25 Août 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, r. du Bac, 134.

FEMMES TATARES AU BAÏDAR.

(Crimée) 26 Août 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, r. du Bac 134.

PAYSANS RUSSES.

Castropoulo (Crimée) 28 Août 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

ÉCOLE DE JEUNES FILLES TATARES.

Deïé-Koui près de Yalta (Crimée) 30 Août 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac 134.

MAISONS DE PAYSANS TATARS,

Village de Déré-Koui, près de Yalta (Crimée) 31 Août 1837.

CRIMÉE.

1re PARTIE.

FONTAINE DE MARIAH.

PALAIS DES KHANS, BAGHTCHEH-SARAÏ.

PLANCHE 31.

Nous parlerons bientôt de l'habitation des khans de Crimée. Le palais des Jardins, appelé *Baghtcheh-Saraï,* est une délicieuse demeure qui donna jadis son nom à la capitale des souverains tatars. Cette résidence abonde en charmantes fontaines; mais la plus poétique de toutes est celle figurée dans le dessin qui sert de titre, « La fontaine de Marie, » dédiée à la Vierge, en souvenir de la belle et pure chrétienne, Marie Potocka, qui vécut longtemps enfermée dans ce harem. Cette douce héroïne, idole du plus brave et du plus généreux de tous les maîtres de ce palais, a inspiré des vers remarquables au poëte Pouschkine, dont les chants ont immortalisé les tristes amours de Krim-Gheraï pour sa captive.

La fontaine de Marie est couverte de légères arabesques en relief, sur lesquelles s'applique la dorure, unie aux plus brillantes couleurs. Une foule d'inscriptions se mêlent aux ornements de cette délicate architecture. On y retrouve toute l'emphase du langage oriental. L'une d'elles est ainsi conçue :

La face de Baghtcheh-Saraï est réjouie par la sollicitude bienfaisante de Krim-Gheraï, le lumineux!
Sa main tutélaire a étanché la soif du pays.
S'il existe une fontaine semblable à celle-ci, qu'elle se montre!
Damas, Bagdad ont vu bien des merveilles; mais elles n'ont point vu une aussi belle fontaine.

Cette inscription porte la date de 1176.

PORTRAIT
DE SON EXCELLENCE LE COMTE MICHEL WORONZOFF,
GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE LA NOUVELLE-RUSSIE.

PLANCHE 32.

Le comte, aujourd'hui prince, Michel Woronzoff, est né en 1782. Élevé en Angleterre, où son père était ambassadeur de la Russie, il débuta comme lieutenant dans les gardes, et fit la

guerre en Géorgie et au Caucase, de 1801 à 1805. Il déploya, dans ces campagnes difficiles, un courage qui commença à établir sa belle renommée militaire. Pendant les dernières guerres du continent européen, ses talents jetèrent un vif éclat sur les plus glorieux champs de bataille. En 1814, lors de la campagne de France, le comte Woronzoff se trouva à Craone en face de l'empereur Napoléon, et mérita, par sa conduite dans cette journée, les éloges de son illustre adversaire. Chargé, pendant l'occupation de la France, du commandement d'un corps qui avait son quartier général à Maubeuge, le comte sut, par sa justice et sa bienveillance, adoucir pour les populations de ces contrées les malheurs de l'invasion. C'était une tâche difficile que de succéder, dans le gouvernement de la Russie méridionale et d'Odessa, au duc de Richelieu. Le comte Woronzoff, appelé à ce poste éminent, se plaça bientôt dans l'esprit des populations au niveau de son prédécesseur. Créateur intelligent, il n'a pas cessé de poursuivre son œuvre de progrès. Tandis que la belle capitale du midi augmentait chaque jour le nombre des établissements utiles à son commerce ou à son développement intellectuel, toutes les provinces du littoral recevaient une impulsion salutaire et civilisatrice. Les ports de Sevastopol et de Nikolaieff devenaient d'importants arsenaux. Kertsch se relevait des ruines de Panticapée, pour rallier le mouvement commercial qui se retirait de la mer d'Azoff. La côte de Crimée, cette riante oasis placée à l'extrémité des déserts, s'embellissait chaque jour, et se couvrait de vignobles productifs. Toutes les industries, protégées et encouragées, prenaient un fécond essor.

Nous ne parlerons pas des qualités personnelles du comte Michel Woronzoff : depuis longtemps la grâce de ses manières, la loyale fermeté de son caractère, lui ont valu l'estime et l'affection générales; ses compatriotes et les étrangers se sont accordés dans leur appréciation à son égard, en lui décernant le titre de *parfait gentilhomme*.

CHATEAU DU COMTE WORONZOFF.

ALOUPKA. 12 août.

PLANCHE 33.

La côte méridionale de la Crimée est une suite de délicieux paysages. Exposée aux rayons d'un soleil vivifiant, cette région, baignée par la mer, se dresse en pentes plus ou moins abruptes jusqu'à la muraille massive du Stillo-Bogas, haute chaîne de rochers granitiques qui la défend des vents du nord, et y entretient un printemps prolongé. Du moment où Odessa devint une ville importante, la côte de Crimée ne put échapper aux investigations de ses colons enrichis. De ce beau pays ils firent bientôt leur habitation d'été, leur *villeggiatura* favorite. Alors la zone riante qui borde la mer fut peuplée d'élégantes maisons, élevées au milieu de parcs et de riches vignobles. Nul pays au monde n'offre un plus gracieux paysage, des sites plus romantiques, des résidences plus agréables. La fantaisie a présidé à toutes ces créations. Châteaux gothiques, cottages anglais, châlets suisses, fermes américaines, se déroulent sur les bords d'une route garnie de barrières blanches, toute parfumée d'arbustes et de massifs, véritable allée de parc, qui n'a pas moins de trente lieues de longueur. Ces prodiges sont dus surtout au comte, aujourd'hui prince Woronzoff, qui, ayant choisi sa demeure dans le site le

plus agreste, en a fait un lieu de délices. Un palais moresque, véritable dentelle de granit vert, s'est élevé au milieu des rochers. La montagne voisine en a fourni la précieuse matière. De cette demeure royale, qui domine au loin la mer, on peut voir chaque semaine arriver les bateaux à vapeur qui apportent les passagers d'Odessa, après une traversée de trente-six heures. Ces navires jettent l'ancre dans la baie de Yalta, qui n'est qu'à douze verstes (trois lieues) du palais d'Aloupka. Ainsi s'alimente sans cesse une société amie du plaisir, dont l'âme était à Aloupka avant que le service de son pays eût rappelé le prince Woronzoff à la vie des camps, et l'eût placé à la tête de l'armée du Caucase.

HALTE D'UN CONVOI MILITAIRE RUSSE.

Près YALTA. 12 août.

PLANCHE 34.

Les troupes russes, dans ces provinces éloignées, sont fréquemment employées aux grands travaux d'utilité publique. Le magnifique établissement naval de Sévastopol ne s'achève qu'avec la puissante coopération de trente mille soldats. Les belles routes de la Crimée, qui donnent à la côte méridionale de cette presqu'île l'aspect d'un délicieux jardin anglais, sont également l'œuvre intelligente du soldat, que la paix rend maître de ses loisirs. Le convoi représenté dans cette planche est un des détachements qui arrivaient sans cesse à cette époque pour participer à la construction des routes. Nous le rencontrâmes entre Yalta, la ville du débarquement, et Aloupka, la belle résidence du gouverneur général.

VUE DE LA VILLE ET DE LA BAIE DE YALTA.

15 août.

PLANCHE 35.

Yalta n'était qu'un pauvre village tatar, avant que la civilisation raffinée d'Odessa eût fait de la côte méridionale de la Crimée son jardin de prédilection. Aujourd'hui c'est une ville neuve et propre, amplement fournie de tout ce qui peut constituer un établissement appelé à conquérir de l'importance. Cette cité naissante est située sur la rive orientale d'une baie assez profonde pour recevoir des navires d'un tonnage moyen, mais malheureusement mal abritée contre les vents du sud et du sud-ouest, qui y élèvent des flots énormes. C'est à Yalta que débarquent les passagers que la curiosité, ou le désir d'habiter la Crimée pendant la belle saison, amènent dans cette contrée. A tant de visiteurs il fallait une hôtellerie; et le créateur de

toutes les délices de cette côte, le comte Woronzoff, pourvut à ce besoin avec une sollicitude bienveillante. Une jolie auberge, la *Città d'Odessa,* fut construite, confortablement meublée, et donnée par le gouverneur à un excellent homme, il signor Bartolucci, primo buffo cantante émérite du théâtre d'Odessa. Le digne artiste passe ses jours dans la plus philosophique quiétude : heureusement pour les voyageurs, la signora Bartolucci, la plus active et la plus avenante des hôtesses, entend autrement que son mari les devoirs de sa profession. La petite maison, dirigée par ses soins, est un type de rigoureuse propreté et de simplicité attrayante.

FAMILLE TATARE EN VOYAGE.

Près YALTA. 15 août.

PLANCHE 36.

En Crimée, dans la région des montagnes, où l'usage des chars n'est pas possible, on voyage à cheval par caravane. Cette planche représente une famille tatare qui descend les sentiers escarpés du Yaïla, pour se rendre dans la vallée de Yalta. La famille qui voyage ainsi est une de celles qui vivent dans l'aisance : c'est, du reste, la condition générale des populations de ce pays, qui ont continué à l'habiter depuis la conquête. Protégés dans leur existence et dans l'exercice de leur culte, libres de suivre toutes les coutumes que leur imposent leurs mœurs ou leur religion, les Tatars de Crimée peuvent, en toute quiétude, se livrer à leurs industries favorites et aux travaux des champs, dans lesquels ils excellent. L'art des irrigations, cet attribut fécond de toutes les races musulmanes, leur procure de fructueux résultats en jardinage et en cultures potagères. Pendant toute la saison d'été, l'affluence des personnes opulentes qui viennent habiter la côte méridionale de la Crimée offre aux cultivateurs tatars un débouché avantageux pour leurs produits; aussi les voit-on généralement bien logés, bien vêtus, abondamment pourvus, en un mot, de tous les objets nécessaires à leur genre de vie.

MOSQUÉE DU PALAIS DES KHANS.

BAGHTCHEH-SARAÏ. 17 août.

PLANCHE 37.

Nous sommes ici dans l'intérieur du palais des khans de Crimée. On aperçoit au fond la porte principale; à droite de cette porte, sont les logements destinés aux hôtes et aux visiteurs; plus avant, est la mosquée qui dépend du palais. Le monument, occupant la première place à droite, renferme les tombeaux de tous les souverains qui ont habité ce palais : leurs mausolées

sont réunis sous le dôme ou dispersés dans un petit jardin touffu, plein de fraîcheur et d'eaux murmurantes. Au côté gauche de l'entrée, s'élèvent les bâtiments du palais proprement dit, les galeries, les vestibules, les fontaines, les bains mystérieux, le harem et son jardin fleuri, puis une tour au grillage doré, d'où les femmes du khan venaient jeter un regard curieux et furtif sur la contrée environnante. Cette délicieuse demeure, récemment restaurée avec infiniment de goût et d'intelligence, est meublée, et toute prête à recevoir ses nouveaux maîtres. Jamais elle ne fut plus splendide, même au temps des khans les plus magnifiques. Les voyageurs, recommandés par un firman du gouverneur général de la Russie méridionale et de la Crimée, reçoivent dans les bâtiments consacrés à cet usage essentiellement musulman une hospitalité généreuse. L'intendant du palais leur facilite l'examen de ce charmant séjour, et ne hâte jamais leur départ avant que leur curiosité ait été pleinement satisfaite. Grâce à la protection de ce fonctionnaire, les étrangers sont admis à visiter la mosquée, mais non toutefois sans avoir déposé sous le péristyle leurs chaussures profanes.

La contrée qui environne Baghtcheh-Saraï est absolument dénudée : d'immenses blocs calcaires, détachés des murailles de roche dont le vallon est surplombé, semblent suspendus sur la ville, et prêts à rouler sur ses maisons. Baghtcheh-Saraï s'étend le long d'une petite rivière dont le cours tout entier est confisqué au profit des habitations. Cette ville est exclusivement habitée par les Tatars. Les juifs karaïmes, qui y font le commerce, occupent à une petite distance une ville spéciale; et les Tsiganes habitent autour de Baghtcheh-Saraï une quantité de grottes et de cavernes facilement creusées dans la masse calcaire. Les principaux produits de l'industrie tatare sont les chaussures et les oreillers en maroquin, dont les Russes font une grande consommation; les beaux tuyaux de pipe en cerisier, et la filature du coton, industrie à laquelle manquent des machines, et qui se trouve encore dans l'enfance.

TATARS SORTANT DE LA MOSQUÉE.

BAGHTCHEH-SARAÏ. 17 août.

PLANCHE 38.

Les mendiants attendent les fidèles sur le seuil de la mosquée, et recueillent d'abondantes aumônes, selon l'esprit de la loi musulmane, qui a fait de la charité une prescription obligatoire. Les deux hommes qui donnent aux pauvres sont des Tatars de condition ordinaire. Plus loin, on voit un mollah coiffé du turban, et près du mollah un hadjy, reconnaissable à la bande blanche de sa coiffure, signe distinctif des pèlerins de la Mecque. Parmi les mendiants, celui qui égrène dévotement un chapelet est aussi un hadjy; les autres sont de misérables Tsiganes.

Ces tableaux d'une charité digne et sans faste sont assez communs à la porte des mosquées; les musulmans savent faire l'aumône avec une compassion bienveillante, qui efface la honte et atténue les douleurs de la mendicité.

FORGERON TSIGANE.

BAGHTCHEH-SARAÏ. 17 août.

PLANCHE 39.

Dans cette ville tatare, aussi bien que dans les contrées habitées par des populations chrétiennes, les Tsiganes ont le monopole de certaines professions, auxquelles répugnent les habitants indigènes. L'état de forgeron et de maréchal ferrant est un de ceux où ces parias de l'Europe orientale déploient le plus d'adresse. Ils vont de ville en ville exercer cette utile industrie. Leurs ateliers nomades sont faciles à établir. Une petite construction en briques donne passage à deux soufflets appuyés sur des pierres. Un homme les fait mouvoir alternativement, de façon à entretenir un souffle continu. Le forgeron descend dans une cavité qui lui permet de travailler, sans se baisser, sur une enclume de très-petite dimension : un bassin rempli d'eau, placé à sa portée, lui donne la facilité de mouiller son charbon et de tremper son fer sans se déranger. Les Orientaux sont féconds en inventions simples et commodes qui épargnent la peine de l'ouvrier : c'est une sorte de compromis entre le travail et la paresse, dont ils ont su trouver en mille circonstances une application ingénieuse. Tout homme qui travaille est environné d'oisifs qui doivent lui faire paraître encore l'ouvrage plus pénible. Les deux Tsiganes montagnards qui rêvent en fumant sont des hommes qui ont travaillé hier, et qui n'ont plus besoin jusqu'à demain de penser à quelque chose.

BAIN TATAR. — SALLE DE REPOS.

BAGHTCHEH-SARAÏ. 17 août.

PLANCHE 40.

Les Tatars, outre les ablutions ordonnées par leur culte, se complaisent encore dans l'usage des bains. Les établissements où l'on se livre à cette salutaire pratique sont nombreux, et desservis avec un soin particulier. La salle d'attente est ici représentée; c'est sur les sophas de ce vestibule qu'on abandonne ses vêtements avant de passer dans une chambre voûtée, déjà chauffée à un haut degré, où l'on s'accoutume graduellement à la température élevée de l'étuve. Lorsqu'on est suffisamment familiarisé avec l'air chaud que l'on respire, on est introduit dans le bain, qui est ordinairement une rotonde de pierre, dont le dôme est éclairé par une quantité de lentilles de verre. Dans ce lieu, la chaleur est portée à un degré très-puissant. On n'y voit qu'une table de pierre, et quatre robinets qui versent incessamment de l'eau chaude dans des cuvettes de marbre. Dès que le patient est établi sur la table, un homme vigoureux frictionne tous ses membres, au moyen d'un gant de feutre de chameau. Cette longue opération cause d'abord à celui qui la supporte de l'abattement et de la fatigue; mais à cette impression, qui

s'efface graduellement, succède un sentiment de bien-être tout particulier. Le baigneur quitte l'étuve avec des précautions convenables; puis, une fois arrivé dans la salle d'attente, il reçoit sur les pieds et sur la tête d'abondantes ablutions d'eau froide. On l'enveloppe ensuite soigneusement dans des tissus de coton très-moelleux, et il peut prendre du repos sur les nattes, en fumant d'excellent tabac, et en avalant quelques gorgées d'une eau pure comme le cristal. On s'accoutume promptement à ces bains, et ils deviennent bientôt le délassement favori de l'existence molle et indolente des habitants de ces climats.

VUE DE TCHIOUFOUT-GALEH.

Près de BAGHTCHEH-SARAÏ. 18 août.

PLANCHE 41.

Tchioufout-Galeh signifie la tour ou le fort des Juifs : c'est, en effet, une position imposante. On n'arrive à cette petite ville que par un chemin escarpé, sorte de chaussée naturelle, environnée de précipices. La ville elle-même domine et surplombe les tristes vallons du voisinage. C'est là la métropole juive, la demeure des Karaïmes, la seule ville au monde qui ait exclusivement pour habitants des Israélites. Quelques rues tortueuses sillonnent cette capitale, et toutes les maisons, du moins à l'extérieur, ont l'apparence de masures. Vers l'extrémité opposée à la porte unique qui donne entrée dans ce fort, existe une place assez étendue que la tradition appelle encore le Parc des Biches, bien que les biches et toutes les apparences de végétation aient depuis longtemps disparu. L'eau nécessaire à la consommation des habitants est puisée dans une belle source située au fond du ravin, ce qui occasionne pendant tout le jour un grand mouvement sur le sentier qui descend à la fontaine. Des ânes et des mulets, portant chacun deux barils très-allongés, sont employés à ce pénible service. Dans la planche que nous décrivons, les voyageurs, partis de grand matin de Baghtcheh-Saraï, arrivent à la porte de la ville israélite, où ils sont reçus par une formidable aubade, composée de violons et de tambours de basque. Cette étourdissante escorte, composée de Tsiganes, car les musiciens appartiennent à cette tribu, les accompagne pendant toutes leurs visites, et ne discontinue pas un seul instant son charivari acharné.

La ligne vaporeuse, horizon du tableau, est la mer Noire. Baghtcheh-Saraï se distingue dans le lointain; et sur le premier plan à droite on voit une tombe, la première du vaste et imposant cimetière dont il sera question plus loin, « la vallée de Josaphat. »

JEUNE FEMME KARAÏME.

TCHIOUFOUT-GALEH, près BAGHTCHEH-SARAÏ. 18 août.

PLANCHE 42.

La bienveillance de notre hôte, le grand rabbin de Tchioufout-Galeh, ne se borna pas à nous faire visiter en entier sa demeure; elle alla jusqu'à nous introduire dans l'appartement des femmes. Cette condescendance parut cependant apporter quelque trouble dans le harem rabbinique; on nous demanda un moment de répit. On en devine le motif. A notre entrée, les femmes étaient sous les armes. L'une d'elles, qui paraissait avoir vingt ans, et que sa toilette désignait comme l'épouse favorite, se montra fort intimidée de notre visite; elle recula, couverte d'une charmante rougeur, jusqu'à l'embrasure d'une fenêtre, où elle semblait se mettre sous la protection de deux jolis petits enfants. Deux autres femmes, blotties dans un coin, et derrière une draperie, ne consentirent point à se laisser voir autrement qu'à la dérobée. Le costume de la jeune femme était d'une coupe élégante. Une robe de soie rayée dessinait une taille bien prise, que nul artifice étranger n'avait jamais déformée. Une large ceinture, appuyée sur les hanches, venait se réunir par devant, au moyen d'une riche agrafe composée de deux plaques d'argent finement travaillées. Un mouchoir posé en turban sur de beaux cheveux tressés, un collier de pierres d'or, une légère cravate de soie, un doliman de satin jaune brodé de noir, complétaient cette toilette pittoresque. Ses pieds étaient chaussés des disgracieuses babouches du pays. Cette douce figure, mollement inclinée par son embarras pudique, et s'appuyant sur deux enfants, présentait un sujet de tableau complet. La bienveillance de notre hôte et du gracieux modèle permirent à l'artiste de le tracer à loisir.

JUGUDA KAZAZ MISIZ,

SCULPTEUR DES TOMBEAUX DE LA VALLÉE DE JOSAPHAT.

Près TCHIOUFOUT-GALEH. 18 août.

PLANCHE 43.

Le cimetière des Karaïmes, comme la ville de Tchioufout-Galeh, est leur propriété spéciale, et ils y reposent après la mort au milieu de leurs frères. Le vallon ombragé de chênes, où se trouvent rassemblées ces tombes pressées, a pris le nom de vallée de Josaphat, en souvenir de la patrie. On y remarque des monuments anciens qui accusent cinq à six siècles d'existence, mais toutes les sépultures ont une forme identique. Celles qui sont superposées indiquent la réunion de plusieurs membres d'une même famille. Les tremblements de terre ont quelquefois porté le mouvement dans cette vaste immobilité de la mort, et l'on peut remarquer de nombreuses traces de ce fléau. Pendant que nous visitions ce lieu funèbre, nous fîmes la ren-

contre d'un petit homme assez grotesquement coiffé d'un bonnet auquel adhérait une grande paire de lunettes. C'était le sculpteur des épitaphes, qui, à l'ombre d'un grand parasol, travaillait accroupi dans les herbes. — « Depuis quarante ans, nous dit-il, il ne s'est pas élevé ici une seule tombe dont ce ciseau n'ait gravé l'épitaphe. J'ai connu, j'ai aimé tous mes frères qui dorment ici, avant de les enregistrer dans ce grand livre de pierre de Josaphat, dont j'ai seul tracé les caractères. Moi-même j'arrive à mon tour vers la place que je me suis réservée là-bas, sous ces arbres, sans savoir quelle main sera chargée de faire pour moi ce que j'ai fait tant de fois pour les autres. » Pendant ce monologue funéraire, qui nous fut interprété par fragment, l'auteur de la planche traça sur son album la respectable figure de ce doyen des faiseurs d'épitaphes. Le vieillard s'en étant aperçu, se prêta de fort bonne grâce au désir de son confrère, comme il voulut bien l'appeler; et, le dessin achevé, il y inscrivit lui-même son nom et ses qualités.

HABITATION DE TSIGANES DANS LA MONTAGNE.

Près BAGHTCHEH-SARAÏ. 18 août.

PLANCHE 44.

Après être sorti du défilé de Baghtcheh-Saraï par une rue assez misérable, on trouve une ville nouvelle, si l'on peut donner ce nom à une suite de tannières inégales, creusées dans un rocher dont la masse perpendiculaire et noire tient lieu de maisons. Une tribu nombreuse de Bohémiens a trouvé ces habitations toutes faites, et la paresse naturelle à ce peuple s'est bien vite accommodée de cette vie de troglodytes. C'est là le chef-lieu où s'étale toute la misère de ces hordes dégradées. De tous côtés vous apercevez des guenilles hideuses qui tapissent les rochers, la fumée qui monte en spirale bleuâtre le long des immenses murailles de la montagne, et les ustensiles délabrés de cette triste communauté de parias. Au bruit d'une apparition étrangère, il faut voir accourir, en bondissant comme des singes, des enfants noirs et maigres, des femmes décharnées qui tendent les mains au passant avec des contorsions et des cris inarticulés. Là encore se rencontrent cependant quelques types, bien rares il est vrai, de la beauté asiatique : de belles filles qui, sous leurs haillons insuffisants pour les couvrir, marchent comme des reines de théâtre; de jeunes garçons à l'allure leste et décidée, au regard d'oiseau de proie, à la chevelure noire et brillante, qui entoure si bien les purs contours de leurs visages. — Mais ces restes d'une race abrutie s'effacent tous les jours, et le voyageur, qui a franchi cette vallée, n'emporte guère qu'un profond sentiment de dégoût pour tant de misère et d'abaissement.

GRANDE RUE DE BAGHTCHEH-SARAÏ.

19 août.

PLANCHE 45.

Une longue rue constitue à elle seule presque toute la ville de Baghtcheh-Saraï. Elle s'étend parallèlement au Djourouk, son ruisseau, dont le nom signifie eau fétide, et qui n'est pas calomnié. Les maisons et les jardins remontent, à droite et à gauche, sur l'escarpement de l'étroite vallée. Plusieurs mosquées se groupent au milieu des arbres, et dressent leurs minarets parmi les habitations. Quant à l'architecture vulgaire, elle n'offre rien de particulier, si ce n'est la construction des cheminées, qui sont autant de petites tourelles pointues et percées à jour. La grande rue est bordée, dans toute son étendue, de boutiques et d'ateliers, où l'industrie tatare s'exerce encore dans sa simplicité primitive, et fabrique chaque jour les objets qu'elle produisait il y a deux siècles. Ni la mode, ni le caprice, n'ont rien changé à ces produits inamovibles. Des poteries grossières, de la coutellerie commune, une grande variété d'ouvrages en maroquin, selles, babouches, bourses, ceintures, telles sont les marchandises qui garnissent les boutiques, sortes d'échoppes étroites dans lesquelles les marchands se tiennent assis, les jambes croisées à l'orientale.

Dans les ateliers, on s'occupe de charronnage; on ferre les bœufs; on carde et on dévide le coton. Viennent ensuite les pâtissiers et les boulangers; les barbiers, qui, comme tous leurs confrères, sont un peu poëtes, un peu chirurgiens, et nouvellistes par-dessus le marché; les tourneurs enfin, qui creusent patiemment dans les jets du jasmin ou du cerisier les longs tuyaux de pipes si recherchés en Orient. Tout ce peuple travaille avec modération, vend et achète avec dignité. Nous ne devons pas omettre non plus les montagnes de pastèques (melons d'eau) qui s'élèvent de toutes parts, comme des amas de projectiles, tant que dure la belle saison. Ce fruit est un besoin sans cesse renaissant, une consommation de tous les instants, et suffit presque seul à la nourriture de tout un peuple, en dépit des prescriptions hygiéniques applicables aux climats chauds. Ajoutons, enfin, que cette rue est inégale, mal pavée, et parcourue tout le jour par une multitude de chariots aux essieux horriblement criards. Cet abominable grincement s'entend souvent d'un quart de lieue; et lorsqu'on dit aux Tatars qu'ils pourraient aisément faire cesser cette musique: « A quoi bon? répondent-ils. Sommes-nous des voleurs, pour dérober notre marche? »

BOUCHER ET AUTRES MARCHANDS TATARS.

BAGHTCHEH-SARAÏ. 20 août.

PLANCHE 46.

Au milieu du jour, lorsque la ville entière fait taire tous ses bruits et suspend son activité, les marchands cherchent le sommeil au fond de leurs boutiques, et souvent même sur le

comptoir qui les sépare de la rue : quelquefois une seule personne veille, à moitié endormie, sur les marchandises exposées au dehors. Les boutiques des bouchers exigent surtout une vigilance particulière : les chiens errants, qui abondent à Baghtcheh-Saraï, sont parfaitement initiés aux usages de l'existence de chaque jour; et à cette heure où le soleil est, avec eux, le seul maître de la ville, on les voit arriver, d'un air discret et honnête, jusque dans le voisinage des bouchers. Trop prudents pour essayer un larcin flagrant, ils s'arrêtent à une distance respectueuse, distance à laquelle on ne pourrait raisonnablement leur contester la jouissance du pavé; là, ils se tiennent immobiles et gravement assis en cercle, épiant le moment où la chaleur et la fatigue appesantiront les yeux du seul gardien qui veille sur la proie qu'ils convoitent. Pas un bruit ne vient troubler cette observation mutuelle; c'est une sorte de fascination silencieuse : mais qu'un seul instant la tête redoutée s'incline sous l'influence du sommeil, un chien s'élance, saisit ce qu'il trouve à sa portée et fuit de toute sa vitesse, accompagné des moins entreprenants de la troupe, qui préfèrent lui disputer son butin que suivre son exemple. Il est rare que le boucher, tenu ainsi en état de blocus, ait recours aux moyens de rigueur contre ces assaillants affamés; il aime mieux s'en délivrer en leur partageant amicalement quelques bribes.

TOMBEAU DE MARIAH.

BAGHTCHEH-SARAÏ. 21 août.

PLANCHE 47.

Lorsqu'on a quitté la côte de Crimée et gravi les longues et pittoresques pentes du Yaïla, on redescend vers le nord dans des ravins infiniment moins riches que les vastes coupures qui sillonnent le revers méridional; mais ces vallons ont encore un grand charme. En s'avançant toujours vers le centre de la Crimée, on rencontre quelques zones de prairies entrecoupées de belles eaux; puis enfin on est arrêté par un nouveau plan de montagnes beaucoup moins hautes que la chaîne qui entoure la Crimée d'une si magnifique ceinture. Cette nouvelle branche est aride, médiocrement élevée, composée de matières calcaires; mais elle offre un caractère tellement particulier, qu'on ne saurait l'oublier, ni confondre ces sites sauvages avec aucun autre paysage alpestre. Sur chaque montagne, ordinairement arrondie en mamelon, on remarque une disposition uniforme de rochers abrupts, taillés à vif, qui, sans trop d'illusion, figurent d'immenses remparts, des bastions d'une régularité souvent frappante, des courtines sans fin, en un mot, tout l'aspect guerrier et anti-pittoresque de l'art de Vauban porté à des proportions colossales. C'est dans l'un des défilés de ces forteresses naturelles qu'il faut chercher le sentier qui conduit à Baghtcheh-Saraï.

Le tombeau de Mariah est le premier indice de la ville. Érigé à la mémoire d'une femme chrétienne qui fut l'idole de l'un des maîtres de cet ancien empire, ce frêle mausolée n'a pu résister au ravage des années; mais la mémoire poétique de Maria Potocka vivra toujours dans les strophes immortelles de Pouschkine.

VUE DU PORT DE SÉVASTOPOL ET DE LA FLOTTE DE LA MER NOIRE.

22 août.

PLANCHE 48.

Peu d'établissements maritimes peuvent rivaliser avec Sévastopol pour les avantages que ce port doit à la nature. Sur la côte occidentale de la presqu'île de Crimée, un bras de mer, d'une imposante largeur, s'est creusé un lit profond, et pénètre dans les terres jusqu'à une distance de six milles marins sur une longueur moyenne de deux milles et demi. Aucun rocher, aucun écueil dangereux n'obstrue les eaux de ce magnifique bassin. L'entrée est défendue par un système de forts dont l'artillerie se croise facilement dans la largeur du goulet. Une fois dans cette grande baie, en regardant le sud, vous remarquez quatre anses spacieuses, d'un abri sûr, et d'un abord si facile, que dans l'une d'elles les vaisseaux à trois ponts peuvent venir mouiller sans danger à quelques toises de la côte. Entre les deux anses principales apparaît la ville de Sévastopol, dont le nom signifie la ville auguste. Elle couvre une colline abrupte, sur laquelle on a réussi, non sans d'immenses efforts, à pratiquer des pentes accessibles qui se sont peuplées d'habitations qu'on pourrait trouver élégantes et confortables, sans l'horrible fléau d'une poussière blanche qui ronge et détruit toutes choses, et menace sans cesse les organes de la vue, surtout parmi les nombreux ouvriers militaires qui ont entrepris ces gigantesques travaux. Parvenu sur la hauteur, on est dédommagé, par la beauté de la perspective, des fatigues d'une longue ascension. Vous embrassez alors tout l'ensemble du port et de ses établissements, coup d'œil magnifique, particulièrement lorsque la flotte entière de la mer Noire présente dans la rade son imposant alignement. — Les vaisseaux dont cette flotte se composait au moment où cette vue fut prise, d'un point opposé à Sévastopol, de l'autre côté du bassin, se présentaient dans l'ordre suivant :

Vaisseaux :

Le Varsovie,	120 canons.	*Machmout,*	90 canons.
Silistrie,	90 »	*Catherine,*	90 »
Tchesma,	90 »	*Andrinople,*	90 »
Maria,	90 »	*Staloust,*	90 »
Anapa,	90 »	*Pimen,*	90 »
Pamik Ifstaphi,	90 »		

puis venaient les frégates :

Bourgas,	60 canons.	*Brailoff,*	40 canons.
Énos,	60 »	*Agathopol,*	60 »
Varna,	60 »	*Ténédos,*	60 »
Anna,	40 »		

et enfin deux corvettes de 24 canons, une corvette de 14, et quatre avisos.

VUE DE BALAKLAVA.

25 août.

PLANCHE 49.

Au temps où la république de Gênes, si puissante sur la mer Noire, avait peuplé de forteresses tout le rivage de la Crimée, Balaklava occupait un rang important parmi ces points de défense. Le château génois s'élevait sur un rocher dominant à pic les eaux de la mer, et sous ses murs s'ouvrait l'étroit passage qui communique avec l'anse profonde et secrète où s'abritaient les vaisseaux génois. Telle est l'élévation des caps et des falaises qui forment l'entrée de ce port, que les plus hautes mâtures peuvent se cacher dans ce bassin commode, à l'abri des vents et des flots du large. Cette situation était trop favorable aux écumeurs de mer, aux fraudeurs, pour ne pas éveiller la sollicitude d'un gouvernement régulier succédant au régime des Tatars. Balaklava est donc devenu le chef-lieu d'un corps spécial destiné à réprimer les abus de la contrebande. Cette troupe est formée de Grecs nommés *Arnaouts*, reste d'une colonie à laquelle l'impératrice Catherine II accorda un asile, en récompense des services qu'elle en avait reçus dans la guerre. Les Arnaouts établis à Balaklava avec leurs familles composent une milice vigilante et parfaitement disciplinée. Ils se partagent entre leur service de gardes-côtes et la culture de leurs terres, qui sont remarquablement fertiles. Les jardins et les vergers donnent d'excellents fruits; la baie et la haute mer, des poissons abondants et variés. Les Arnaouts fournissent des détachements à tous les points de la côte de Crimée, où la surveillance des douanes rend leur présence nécessaire.

Le château génois de Balaklava n'offre plus que des ruines. Ses murailles et ses tours, qui embrassaient une vaste étendue de terrain, se sont écroulées; ces débris, d'ailleurs, ne présentent aucun intérêt. Les matériaux employés pour la construction sont les cailloux arrondis du rivage; et le seul indice d'art que peut rencontrer l'antiquaire est une pierre sculptée qui forme la clef de la voûte de la tour principale, et qui représente un poisson.

Les amateurs d'étymologies prétendent que le nom actuel de Balaklava a pour origine les deux mots *bella chiave* (belle clef), nom que la forteresse aurait porté au temps des Génois. Cette origine ne manque pas de vraisemblance, quand on considère la situation avantageuse du fort, qui était véritablement la clef de toute cette contrée.

ARNAOUTS GARDES-CÔTES.

BALAKLAVA. 25 août.

PLANCHE 50.

L'uniforme du corps des Arnaouts, bien que sévère, ne manque pas de grâce; il laisse au soldat la liberté de ses mouvements et l'usage de son agilité naturelle. Les colons arnaouts, qui

composent l'excellente milice des gardes-côtes de la Crimée, sont en général des hommes de taille moyenne, lestes et dispos, ayant conservé sans mélange le type de leur race. Répandus par détachements dans les postes maritimes de la côte, ils reviennent tour à tour à leur dépôt de Balaklava, où réside l'état-major du corps. Ce fut un sous-officier arnaout qui reçut la mission d'accompagner, dans toute la Crimée, l'expédition dont ces dessins retracent les pérégrinations. Chargé par le comte Michel Woronzoff des firmans nécessaires pour requérir les chevaux et le gîte, gardien de toutes les recommandations qui assuraient aux voyageurs l'accueil prévenant et bienveillant qui ne leur manqua jamais, le bon Michaël Barbachristi se montra pendant plus de trois mois un compagnon zélé, intelligent, infatigable. Un avancement mérité est venu, depuis cette époque, récompenser Michaël; et l'officier des Arnaouts retrouvera peut-être avec plaisir dans ces pages un témoignage de souvenir et d'estime.

FEMMES TATARES.

AU BAÏDAR. 26 août.

PLANCHE 51.

La vallée du Baïdar est un des sites les plus renommés de la Crimée. Entouré de toutes parts de hautes montagnes, ce vaste bassin, couvert d'une riche végétation, est pour le voyageur un avant-goût de la surprise qui l'attend lorsque, ayant gravi le seul obstacle qui le sépare de la mer, il domine tout à coup le magnifique amphithéâtre de Caspi.

Le village principal de la vallée du Baïdar renferme un assez grand nombre de familles tatares jouissant d'une certaine aisance. Lorsque des voyageurs, en vertu du firman qui protége leur marche, se présentent dans une maison tatare, elle leur est aussitôt livrée; les femmes émigrent furtivement, et se réfugient chez les voisines; les hommes demeurent pour servir leurs hôtes, auxquels ils offrent de bon cœur tout ce qu'ils possèdent. Lorsqu'il plaît aux voyageurs de partir, le chef du village, l'ombachi, monte sur la terrasse de sa maison, et appelle à haute voix les paysans qui doivent fournir les chevaux. Ceux-ci se rendent à ses ordres, et, pour le prix le plus modique, la caravane entière, quelque nombreuse qu'elle soit, se trouve munie d'excellentes montures.

PAYSANS RUSSES.

CASTROPOULO. 28 août.

PLANCHE 52.

Ces types fidèles de la race russe habitaient, sur la côte de Crimée, la terre ou, comme on dit dans ce pays, l'économie de Castropoulo, riche vignoble créé au commencement de ce

siècle par M. Nicolas Nikitich Démidoff, le père du chef de l'intéressante excursion qui nous occupe. Sous le gouvernement du duc de Richelieu, la Crimée fut, pour ainsi dire, découverte comme une réminiscence pittoresque de l'Italie; et les plus grands seigneurs de l'empire voulurent à l'envi posséder une villa sur ces riches coteaux. La culture de la vigne y réussissant rapidement, se trouva bientôt répandue sur toute la côte. Des plants choisis furent apportés de tous les pays renommés par leurs produits, et les vins de la Crimée acquirent, dans le commerce de ces régions méridionales, une certaine importance. On consomme à Odessa, à Nicolaieff, et dans toutes les principales villes du midi de l'empire, une grande quantité de Bordeaux-Laffitte et de champagne mousseux, éclos sur les bords de la mer Noire. Lorsque M. Démidoff fonda l'établissement vinicole de Castropoulo, il y appela des vignerons français et des paysans russes et sibériens : ceux-ci, dont l'intelligence se plie facilement à toutes les industries, devinrent promptement de bons cultivateurs et d'admirables tonneliers. Les caves de Castropoulo, et surtout l'atelier des futailles, méritent l'attention des connaisseurs. Les paysans représentés dans le dessin sont les ouvriers qui fabriquent les beaux tonneaux qui, par la perfection de l'ajustage et du poli, ne le cèdent pas aux meilleurs ouvrages d'ébénisterie. — Le vignoble de Castropoulo s'étend sur une pente assez rapide entre l'imposante muraille que forme la grande chaine du Yaïla et la plage de la mer Noire. Ce site est grandiose et imposant; et les bâtiments d'exploitation, constructions élégantes qui se lèvent au milieu de cette nature sauvage, forment, avec leur entourage de rochers, un contraste des plus pittoresques.

ÉCOLE DE JEUNES FILLES TATARES.

DÉRÉ KOUÏ, près de YALTA. 30 août.

PLANCHE 53.

Cette petite école, perdue sous les ombrages de la montagne près de Yalta, se trahit un jour à l'artiste par son murmure monotone. Il s'avança vers le bruit, et se trouva en présence d'un rang de jeunes filles qui, maintenues par leurs maîtresses, ne prirent pas la fuite à son aspect. La coiffure des enfants des Tatars est la partie la plus remarquable de leur habillement : un petit bonnet de couleur tranchante couvre le sommet de la tête et laisse échapper les cheveux, qui tombent sur le col et les oreilles, tressés avec une recherche particulière. Les petites filles de l'école étaient, pour la plupart, de jolies enfants à l'expression fine et espiègle; elles continuèrent leurs exercices sous les crayons du peintre. Ces exercices consistent à répéter mot par mot, après la maîtresse, une leçon qu'on fait ainsi entrer péniblement dans la mémoire. C'est l'ancienne méthode de toutes les contrées de l'Europe; et, sans doute, elle est destinée à se maintenir longtemps encore dans ces lieux, étrangers au mouvement social des autres pays. La côte de Crimée est une véritable oasis, où l'on ne pénètre que par la mer ou le désert. Il faudra de longues années pour que les mœurs patriarcales de ses habitants perdent leur caractère simple et leur couleur originale.

MAISONS DE PAYSANS TATARS.

Village de DÉRÉ KOUÏ, près de YALTA. 31 août.

PLANCHE 34.

Ces maisons, rustiques au dehors, sont ordinairement propres et bien rangées à l'intérieur. Le paysan tatar, qui jouit de quelque aisance, aime à s'entourer d'un certain luxe; il a son tapis, son large divan qui sert à coucher la famille. Quelques ustensiles brillants attestent le soin des ménagères, et plus d'une fois dans la journée la demeure commune est parfumée par les exhalaisons de certaines herbes aromatiques. Les Tatars font choix, le plus souvent, pour bâtir leurs demeures, de la déclivité d'une colline; de sorte qu'ils n'ont que trois murailles à construire : s'ils viennent du haut de la montagne, ils arrivent de plain-pied sur la terrasse de la maison. Cette terrasse est une partie très-essentielle de l'habitation; c'est l'aire où l'on travaille les grains, où l'on fait sécher le linge, les fruits et les produits des champs. A l'heure de la fraicheur, c'est le salon où se réunissent la famille et les voisins; et l'on devine le curieux spectacle que doit présenter à ce moment un grand village en amphithéâtre, dont toutes les terrasses sont animées par des groupes souvent joyeux et bruyants. Les Tatars causent entre eux d'une terrasse à l'autre, et s'interpellent souvent d'une très-grande distance. De cette habitude provient leur accent rude et guttural, et l'organe voilé ou enroué qu'on remarque en eux lorsqu'ils ne donnent pas à leur voix toute son étendue. La terrasse est, en un mot, l'observatoire, la tour de garde du chef de famille. Au moindre bruit dénotant un événement extraordinaire, le maître se place sur le poste élevé, où le suivent ses chiens, les plus hargneux animaux connus; de là il s'enquiert de ce qui se passe, et confère avec ses voisins. Lorsque le paysan tatar entend le cri particulier qui annonce une communication de l'ombachi, c'est encore sur sa terrasse qu'il se rend pour écouter les ordres ou les avis de l'autorité. Cette aire élevée est, pour ainsi dire, le terrain de la vie publique des paysans tatars, à qui une forte organisation municipale confère plus d'un droit politique. — La vie privée se cache dans la cabane.

Camp de Vosnessensk.

1837



Gihaut frères éditeurs, Boulevard des Italiens. 5.

Imprimé par Auguste Bry, 134, rue du Bac

Dragons de Kasan.



Gihaut frères, éditeurs, Boulevard des Italiens. 5

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac, 134.

SOUS-OFFICIER ET SOLDATS DU RÉGIMENT DE VOLHYNIE.

(Garde Impériale.)

Camp de Vosuessensk, 6 Septembre 1837.



Chez Gihaut Frères Editeurs, boulevard des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac, 134.

CAMP D'INFANTERIE.

à Vosnessensk, 6 Septembre 1837.



Gihaut frères, Editeurs, Boulevard des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, 134, rue du Bac

CAMP DE CAVALERIE. (CUIRASSIERS)

à Vosnessensk, 6 Septembre 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac, 134.

CIRCASSIENS, LESGHINES ET COSAQUES DE LA LIGNE,

formant l'escorte de S.M. l'Empereur de Russie,

Camp de Vosnessensk, 7 Septembre 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, rue du Bac, 134.

REVUE DE CAVALERIE,

passée par L.L. M.M. l'Empereur et l'Impératrice de Russie,

Au camp de Vosnessensk, 7 Septembre 1837.

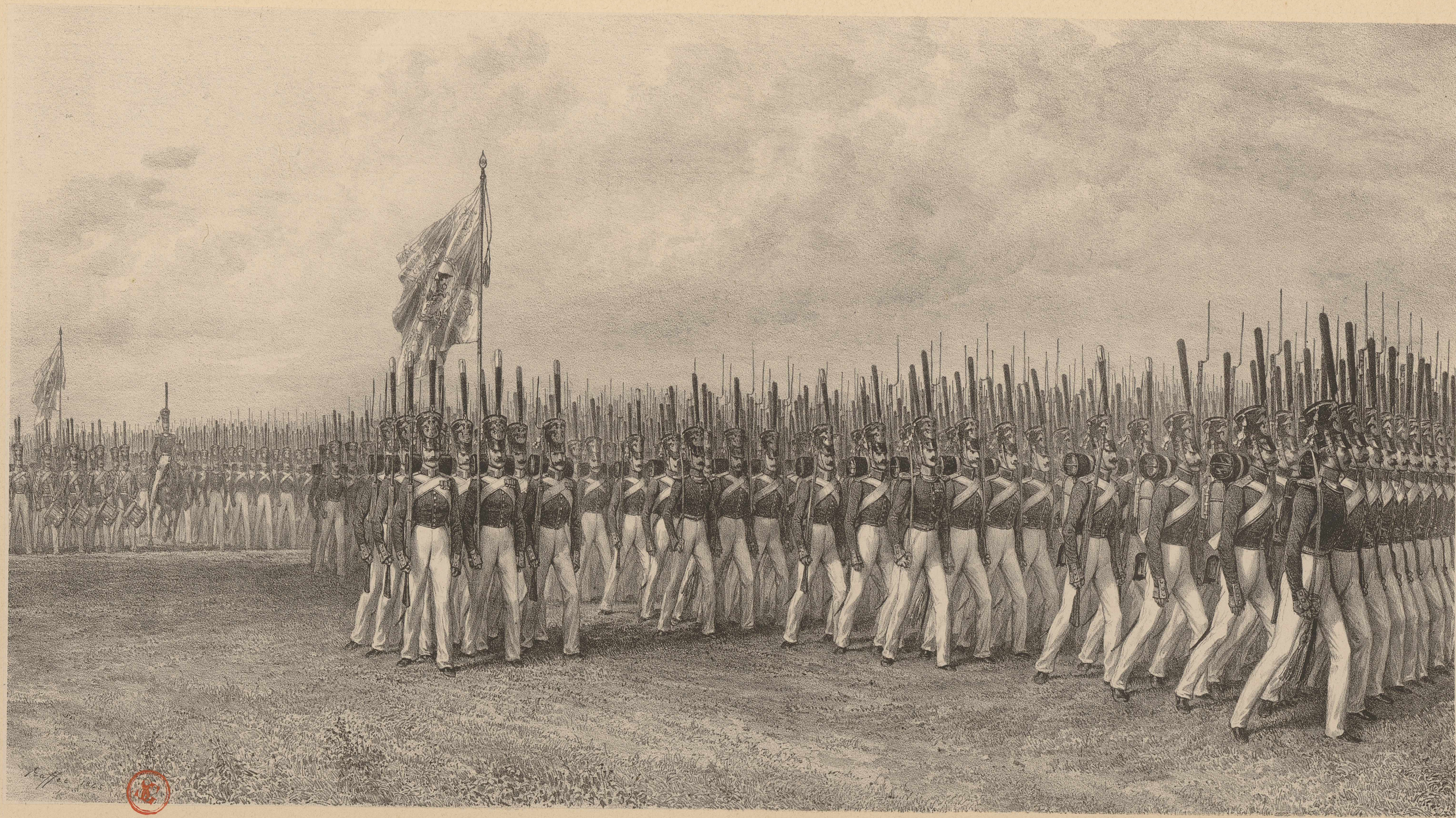


Chez Gihaut frères éditeurs B^rd des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, g^de Médaille d'or de S.M. l'Empereur.

DÉFILÉ D'ARTILLERIE.

(Camp de Vosnessensk.) 7 Septembre 1837.



chez Gihaut frères, Boulevard des Italiens, 5.

Impr. par Auguste Bry, Gde Médaille d'or de S.M. l'Empereur de Russie.

DÉFILÉ D'INFANTERIE. (Colonne serrée par Pelotons.)

Régiment de Grenadiers du Cte de Roumiantzoff.

(Camp de Vosnessensk) 8 Septembre 1837.



Gihaut frères, éditeurs, Boulevard des Italiens

Imprimé par Auguste Bry, 9de Médaille d'or de S.M. l'Empereur

INCENDIE DE LA VILLE FACTICE.

(Camp de Vosnesseusk.) 10 Septembre 1837.

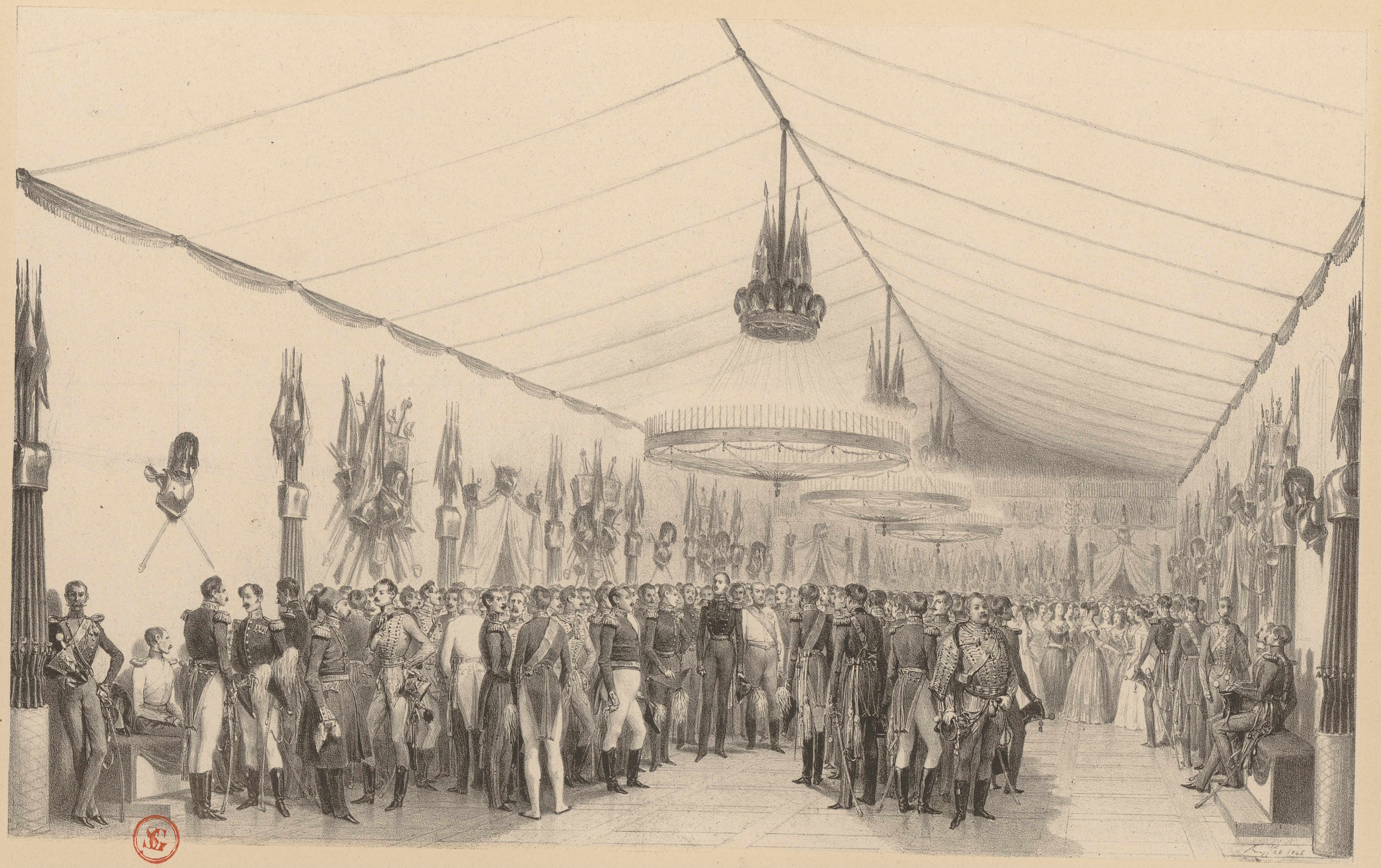


chez Gihaut frères, éditeurs, B^d des Italiens, 5.

Imprimé par Auguste Bry, g^de Médaille d'or de S. M. l'Empereur.

LA MESSE AU CAMP.

(Vosnessensk.) 11 Septembre 1837.



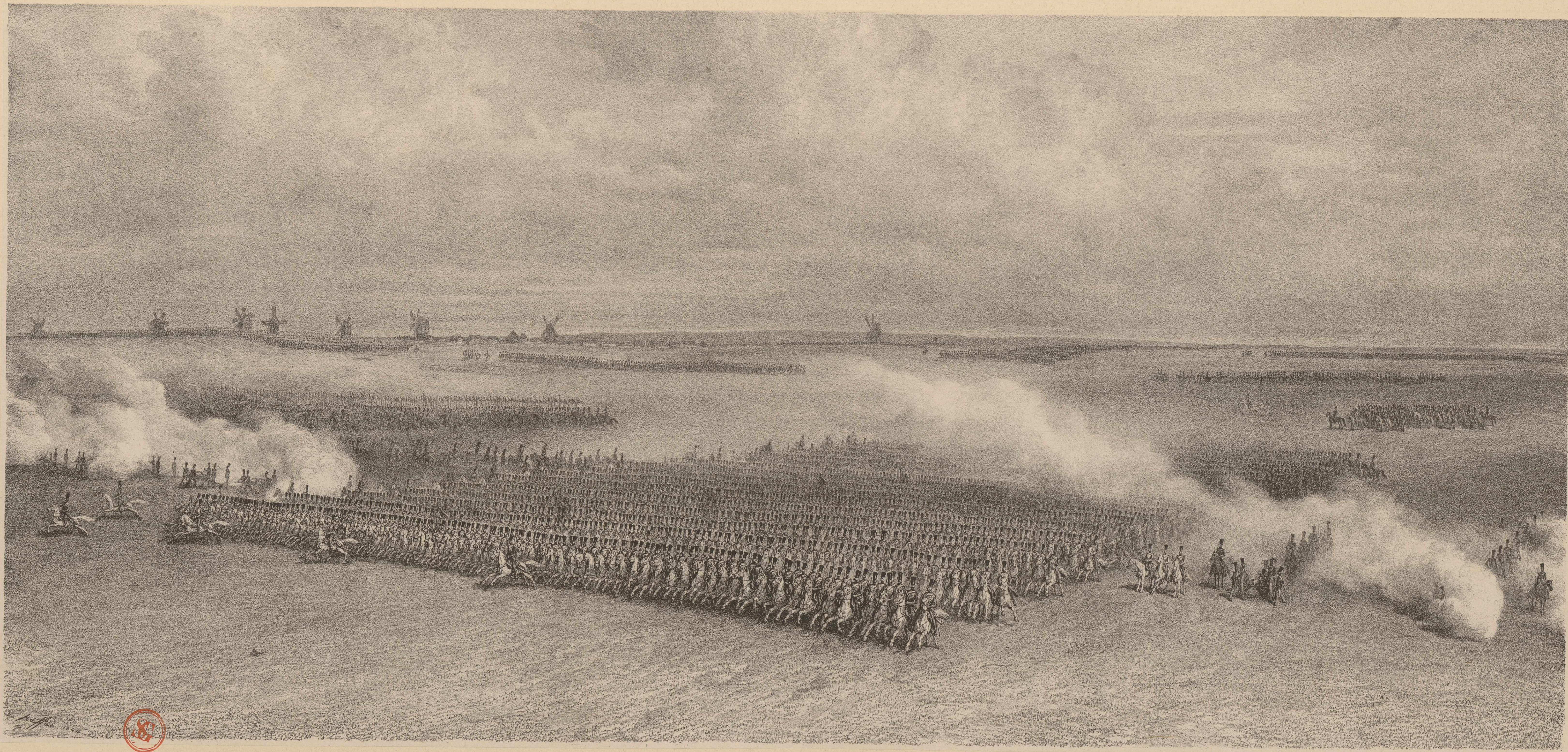
Gihaut frères éditeurs Boulevard des Italiens, 5.

Impr. par Auguste Bry, Grande Médaille d'or de S.M. l'Empereur.

BAL DONNÉ A LL.MM. L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE DE TOUTES LES RUSSIES

par le Comte de Witt.

(Camp de Vosnessensk). 11 Septembre 1837.



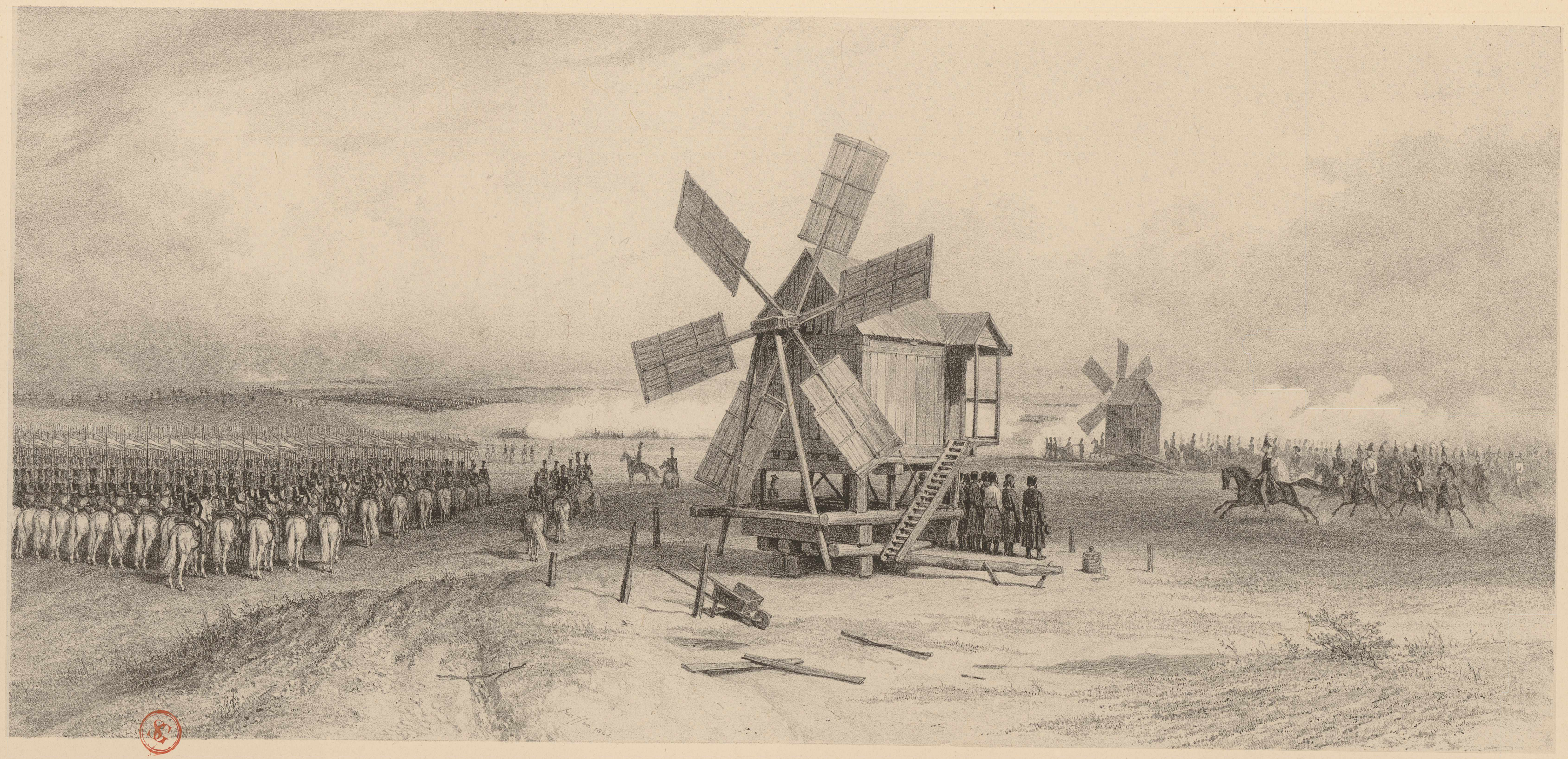
chez Gihaut frères, éditeurs, Boulevard des Italiens, 5.

Impᵗ par Auguste Bry, Gᵈᵉ Médaille d'Or de S.M. l'Empereur de Russie.

PASSAGE DE LIGNE EN AVANT,

Manœuvre du 14 Septembre.

(Camp de Vosnessensk,) 1837



Paris, Gihaut frères, éditeurs, Bd des Italiens. 5.

Impr par Auguste Bry, gde Médaille d'or de S. M. l'Empereur

MANŒUVRE DU 15 SEPTEMBRE.

(Camp de Vosnessensk.) 1837.

CAMP DE VOSNESSENSK.

DRAGONS DE KAZAN.

PLANCHE 55.

Nous entrons ici dans une série de tableaux dont les hommes de guerre apprécieront l'exactitude et la portée stratégique. Pour nous, décrivons en artistes et en observateurs, selon notre coutume, ces merveilles militaires, dont une souveraine bienveillance nous a permis d'être les témoins.

A cent trente-cinq verstes au nord d'Odessa, sur les bords du Boug, il existait un village nommé Vosnessensk, admirablement situé pour servir de point de réunion à un grand rassemblement de cavalerie. Cette position détermina le choix de l'état-major; et les troupes, convoquées de divers points, durent venir prendre leur part de ces solennités guerrières. Pour recevoir l'empereur et sa suite, pour offrir à S. M. l'impératrice et à ses augustes filles un asile qui ne fût pas trop indigne d'elles, il aurait fallu les proportions d'une ville, et on n'avait qu'un bien pauvre village. Soudain la ville s'éleva; des jardins sortirent de terre; un palais, un théâtre, une salle de bal, une place d'armes toute verdoyante de feuillage; de vastes rues plantées d'arbres, sur lesquelles s'alignèrent trois cents maisons isolées les unes des autres, tout cela fut l'ouvrage de quelques semaines; et, au moment de notre arrivée, nous trouvâmes une cité pleine de bruit et d'agitation. L'immense emplacement choisi était à peine suffisant, les logements à peine assez nombreux pour leurs hôtes; et cependant personne n'y était admis sans une invitation spéciale de S. M. l'empereur. Entre tous ces princes ou généraux d'élite venus de loin, entre ces sommités du rang, du savoir et de la fortune, l'hospitalité impériale avait créé la plus parfaite égalité.

Ce croquis représente l'angle d'un peloton des dragons de Kazan, avec un sous-officier à son poste de guides.

S. M. NICOLAS IER,

EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES.

6 septembre.

PLANCHE 56.

S. M. l'empereur Nicolas Ier, en tenue de camp, suivi de quelques officiers d'état-major, inspecte les environs de Vosnessensk, et reconnaît le terrain sur lequel doivent s'exécuter les

grandes manœuvres. La ville nouvelle forme le fond du tableau, et l'édifice blanc qu'on aperçoit derrière un rideau de peupliers est le palais impérial. Palais et peupliers sont improvisés comme tout le reste. Au sud de Vosnessensk, s'étend une interminable plaine parfaitement unie, bornée par le Boug, dont la rive opposée, élevée en falaise, sert de fond solide à cet immense tableau, qui autrement se perdrait dans l'horizon sans fin de la steppe. Le camp de cavalerie occupe, le long du fleuve, un espace de quinze verstes (trois lieues et trois quarts de France); quelques riants bouquets d'arbres ombragent çà et là les tentes et les cavaliers; et lorsqu'un détour du Boug vient dérober cette ligne aux regards, on la suit encore au loin par les nuages légers de fumée qui montent de l'atmosphère. 350 escadrons sont campés sur cette prairie grandiose. L'infanterie a posé ses tentes sur un plateau aéré, qui commande à la fois à la ville et à la plaine; 28 bataillons de vieilles troupes y sont abrités symétriquement. 168 pièces armées, 32 compagnies du train, 24 autres escadrons de cavalerie cantoniste, complètent cette armée, qui présente le prodigieux effectif de 46,000 hommes de cavalerie magnifiquement équipés. Tels étaient les intelligents comparses de ces drames militaires auxquels nous allions assister; rares solennités, où la science des chefs et la précision miraculeuse des masses se réunissent pour former le spectacle le plus saisissant.

SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS DU RÉGIMENT DE VOLHYNIE.

GARDE IMPÉRIALE.

6 septembre.

PLANCHE 57.

Des soldats du régiment de Volhynie prennent leurs armes aux faisceaux, pour se rendre sur le front de bandière. Le galon d'argent au parement et au collet distingue les sous-officiers.

CAMP D'INFANTERIE.

6 septembre.

PLANCHE 58.

Le drapeau est au centre de la ligne, sous la garde d'un factionnaire, derrière lequel sont les caisses des tambours du bataillon. Tout respire ici l'ordre le plus rigide, et cette vue du camp est prise du côté du front de bandière, indiqué par les deux longues lignes tracées sur le terrain.

CAMP DE CAVALERIE.

CUIRASSIERS.

6 septembre.

PLANCHE 59.

Parmi tant de spectacles curieux, le camp de cavalerie de Vosnessensk méritait la première place. Jamais, peut-être, un rassemblement de chevaux aussi nombreux n'avait eu lieu sur un même point; et si l'on ajoute qu'il s'agissait de 46,000 hommes de cavalerie, tous vétérans, soldats consommés, admirablement montés et équipés, on se rendra compte de l'intérêt puissant qui s'attachait à cette imposante réunion. On choisit pour chaque régiment des chevaux de même taille et de même robe; et ces chevaux, de race superbe, pourraient servir, dans tout autre pays, de montures à des officiers. Le camp avait la physionomie d'une ville de toile, régulière et animée, qui, pendant plus de trois lieues, suivait les sinuosités du Boug. Voici quelle en était l'ordonnance : Une première ligne était formée d'un double rang de chevaux placés tête à tête. Derrière celle-ci, l'amas symétrique des harnais, des casques et des armes figurait une sorte de muraille recouverte de toiles imperméables, devant laquelle étaient plantées les lances. Deux rangées de tentes parallèles complétaient ainsi le quadruple front que présentait le campement d'un escadron de cuirassiers, et cette vaste ordonnance était partout la même. Quatre rues transversales, interrompant ces lignes, divisaient l'escadron en quatre pelotons; c'était donc un quartier séparé où les mêmes hommes vivaient ensemble, toujours compagnons de rang et de tente. Un poteau et une lanterne éclairaient durant la nuit chaque angle de cette fraction régulière de l'escadron, et cet ordre, répété jusqu'à l'extrémité d'une ligne immense, était à lui seul un magnifique spectacle.

A la droite du tableau, un officier général et deux aides de camp visitent le campement; sur le second plan, alignés sur la ligne du front de bandière, sont placés les factionnaires du premier et du second rang. Le premier rang porte la lance, le second est seulement armé du sabre.

CIRCASSIENS, LESGHINES ET COSAQUES DE LA LIGNE

FORMANT L'ESCORTE DE S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE.

7 septembre.

PLANCHE 60.

Le personnage qui se remarque sur le premier plan est un Circassien de l'escadron de la garde dans sa grande tenue, qui rappelle assez exactement l'antique armure des chevaliers sarrasins. Une casaque rouge recouvre la cotte de mailles d'acier; les cartouchières fixées sur

la poitrine sont adhérentes à ce vêtement de dessus, et la ceinture est garnie d'un sabre, d'un poignard et de deux pistolets. Un fusil en bandoulière et un knout complètent l'armement formidable de ce beau cavalier asiatique. Les Circassiens de l'escadron de la garde se distinguent, non-seulement par leur magnifique costume, mais encore par la plus étonnante adresse aux exercices du corps. Incomparables cavaliers, on les voit quelquefois ramasser un objet jeté à terre, sans abandonner leur cheval lancé au galop; tirer à balle, sans cesser de courir, dans des cartes jetées au hasard; franchir des obstacles tout en faisant feu de leur fusil; et ce ne sont pas seulement des hommes robustes et adroits dans leurs exercices gymnastiques, ce sont encore d'intrépides et d'infatigables soldats. Dans toutes les occasions où l'empereur paraît escorté de ce brillant escadron, la foule s'empresse autour de ces martiales figures. Un régiment de Lesghines musulmans est également attaché à la garde impériale: on voit au fond du tableau un de ces soldats parlant à un officier russe. Les Lesghines, dans leur costume plus oriental et plus léger, rappellent les habitudes persanes : ce sont aussi de vaillants et habiles cavaliers. Les deux autres soldats dont la tête est recouverte du *bork*, c'est-à-dire du bonnet entouré d'une épaisse fourrure, sont des Cosaques de la ligne du Kouban.

REVUE DE CAVALERIE PASSÉE PAR LL. MM. L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

7 septembre.

PLANCHE 61.

Une légère calèche, attelée de quatre chevaux, porte devant le front de bataille S. M. l'impératrice et l'une des princesses impériales, ses filles. L'empereur, en tenue de camp, est à cheval à la droite de son auguste épouse, et lui fait les honneurs de la revue. En ce moment, le cortége passe devant le front du régiment de cuirassiers de la grande-duchesse Hélène. L'escorte de princes et de généraux qui accompagne l'empereur dans ces fêtes militaires est aujourd'hui plus que jamais à son poste. L'empereur a voulu que les étrangers invités au camp eussent l'honneur spécial de suivre S. M. l'impératrice. Deux Circassiens, un Lesghine et deux Cosaques de la ligne du Kouban, montrent, au premier plan, leur uniforme pittoresque. Des officiers hongrois et l'ambassadeur de Turquie se distinguent au second plan à gauche.

Après cette revue passée sur le front de tous les régiments, l'empereur à cheval, l'épée nue, se plaça près de la voiture de S. M. l'impératrice, et le défilé commença. Triple défilé de 46,000 cavaliers, au pas d'abord, puis au trop, et enfin au galop. Rien ne peut rendre l'effet de cette dernière évolution : toute la masse lancée sans perdre son alignement passait par escadron de front, éblouissant les yeux jusqu'au vertige.

Au reste, ces magnifiques réalités, ces grands spectacles que l'œil contemple avec ravissement, ne sont pas de ceux qui se prêtent à une description fidèle : c'était sur la plaine de Vosnessensk qu'il fallait voir ces trente-six régiments, formés d'abord en quatre groupes profonds; c'était là qu'il fallait entendre ces mille trompettes qui éclataient au loin en fanfares sur le passage de la famille impériale. C'était un tableau comme ce soleil n'en avait jamais

éclairé, un bruit de fête et d'acclamations comme ces steppes n'en avaient jamais entendu; car, il y a moins d'un demi-siècle, le souffle des vents dans les grandes herbes, les éclats de la foudre promenés d'échos en échos, étaient les seuls mouvements, les seuls bruits de ces profondes solitudes.

DÉFILÉ D'ARTILLERIE.

7 septembre.

PLANCHE 62.

L'artillerie défile en colonne serrée par escadron. L'empereur, placé en avant de Vosnessensk, dont on découvre au fond le village et les collines peu élevées, se tient non loin de la voiture de S. M. l'impératrice, à qui, dans toutes ces occasions, il reporte les hommages qui lui sont adressés par les troupes. Ce n'est point un détail sans intérêt que ce qui a lieu en pareille circonstance entre le souverain et ses soldats. L'empereur, au passage de chaque escadron, prononce d'une voix forte un mot qui signifie : « *Bonjour, enfants!* » Et les soldats répondent tous ensemble : « *Radi staratza!* » exclamation qui peut à la rigueur se traduire ainsi : « *Nous sommes prêts à bien faire.* » Ces expressions, qui, du reste, ne sont pas toujours les mêmes, et qui dépendent de l'inspiration du moment, établissent entre le chef et les masses militaires une sorte de familiarité cordiale et de communion sympathique. Le soldat russe ne salue pas seulement dans l'empereur le chef suprême de l'armée : ce guerrier, si bien discipliné, reste profondément paysan sous l'uniforme, et c'est comme tel qu'il aime à témoigner, en toute occasion, son dévouement pour celui qu'il tutoie et qu'il appelle du nom de père.

DÉFILÉ D'INFANTERIE.

COLONNE SERRÉE PAR PELOTONS.

RÉGIMENT DE GRENADIERS DU COMTE ROUMIANTZOFF.

8 septembre.

PLANCHE 63.

Un régiment d'infanterie, celui du comte Roumiantzoff, défile en colonne serrée par pelotons. La seule particularité qui distingue ici l'école russe, c'est que le drapeau du régiment, porté par un sous-officier, et escorté par huit autres du même grade, est placé sur le flanc, et marche, en dehors de la colonne, à la hauteur du quatrième peloton.

INCENDIE DE LA VILLE FACTICE.

10 septembre.

PLANCHE 64.

On avait élevé une ville en pleine steppe : c'était un profil de ville fantastique, dont les lignes ne devaient pas se dessiner longtemps sur l'horizon, qui allait être rendu à sa monotonie séculaire. Le 10 septembre, vers le soir, l'empereur fit masser l'artillerie non loin du petit moulin qui se trouve figuré dans le dessin. Une tente reçut l'impératrice et toute la cour. Les batteries prirent bientôt position en demi-cercle autour de la ville vouée au feu. Soudain, des coups pressés, de fortes détonations font trembler le sol; canons et obusiers lancent sur cette ombre de forteresse une grêle de boulets et de projectiles creux; la flamme s'élève, elle court poussée par le vent; et cette ville sans nom s'écroule dans la fumée, laissant pendant un assez long intervalle le ciel coloré d'une auréole brûlante. Puis tout rentre dans l'obscurité et le repos.

LA MESSE AU CAMP.

11 septembre.

PLANCHE 65.

Une tente, ouverte sur toutes ses faces, apparaît au milieu du champ de manœuvres. Toutes les troupes, infanterie et cavalerie, se sont massées depuis le matin autour de l'espace où doit se célébrer le service divin. Les étendards et les drapeaux sont placés en avant des corps : ceux de la cavalerie sur deux lignes parallèles, à droite et à gauche; les drapeaux de l'infanterie au fond d'un carré long, dont le côté opposé est resté ouvert. L'empereur et l'impératrice parurent, suivis d'un nombreux état-major et de tous les étrangers conviés aux fêtes militaires, parmi lesquels se faisaient remarquer l'archiduc Jean d'Autriche et le prince Maximilien de Leuchtemberg. Les augustes souverains vinrent prendre place sous la tente, et aussitôt l'office commença au milieu d'une attention recueillie et d'un silence solennel. Les six personnages qui se tiennent à la droite de l'autel sont des chantres. On sait que rien n'est plus imposant et plus harmonieux en même temps que les chants sacrés de la liturgie grecque. Cette pompe, déjà si belle, empruntait encore dans cette circonstance un caractère incomparable à tout l'appareil guerrier dont elle était environnée. Tant de fronts courbés devant Dieu, tant d'armures étincelantes, de banderoles agitées au vent, et, parmi cette foule d'hommes, un ordre si parfait, un recueillement si profond : c'était là un de ces spectacles qui saisissent profondément l'imagination!

BAL DONNÉ A LL. MM. L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE,

PAR LE COMTE DE WITT.

11 septembre.

PLANCHE 66.

Une tente immense, splendidement éclairée, et décorée dans le goût guerrier qui présidait aux fêtes du camp, était la seule salle de bal digne d'une si brillante armée. Tous les corps de troupes, présents à Vosnessensk, avaient concouru à orner ce beau salon de toile et d'acier. Le scintillement des bougies, répercutées par les mille facettes des armures, jetait des gerbes éblouissantes de lumière. Tous les officiers du camp, tous les étrangers invités assistaient à ces magnificences nocturnes. Dans le fond de la salle, l'impératrice est environnée de dames. L'empereur, revêtu d'un costume de colonel du génie, adresse la parole à un officier russe. A sa droite, et un peu derrière lui, marche le comte de Witt, général en chef du camp, ordonnateur et grand maître de toutes ces solennités. — Au premier plan, et sur la gauche du tableau, Akhmet-Fethi-Pacha, ambassadeur de Turquie, s'entretient avec un officier hongrois.

PASSAGE DE LIGNE EN AVANT.

14 septembre.

PLANCHE 67.

Ceci est un dessin tout stratégique, ce que les hommes de l'art nomment « un passage de ligne en avant. » Les régiments sont massés en colonne serrée par escadron, et ils passent ainsi dans les intervalles des batteries, pour venir se déployer, et former une nouvelle ligne en avant de l'artillerie. Ce mouvement a lieu sous les yeux de l'empereur, dont la présence imprime à tous l'ardeur de bien faire, et produit cet ensemble remarquable de précision et d'impulsion homogène qui assure le succès d'une pareille manœuvre.

MANŒUVRE DU 15 SEPTEMBRE.

PLANCHE 68.

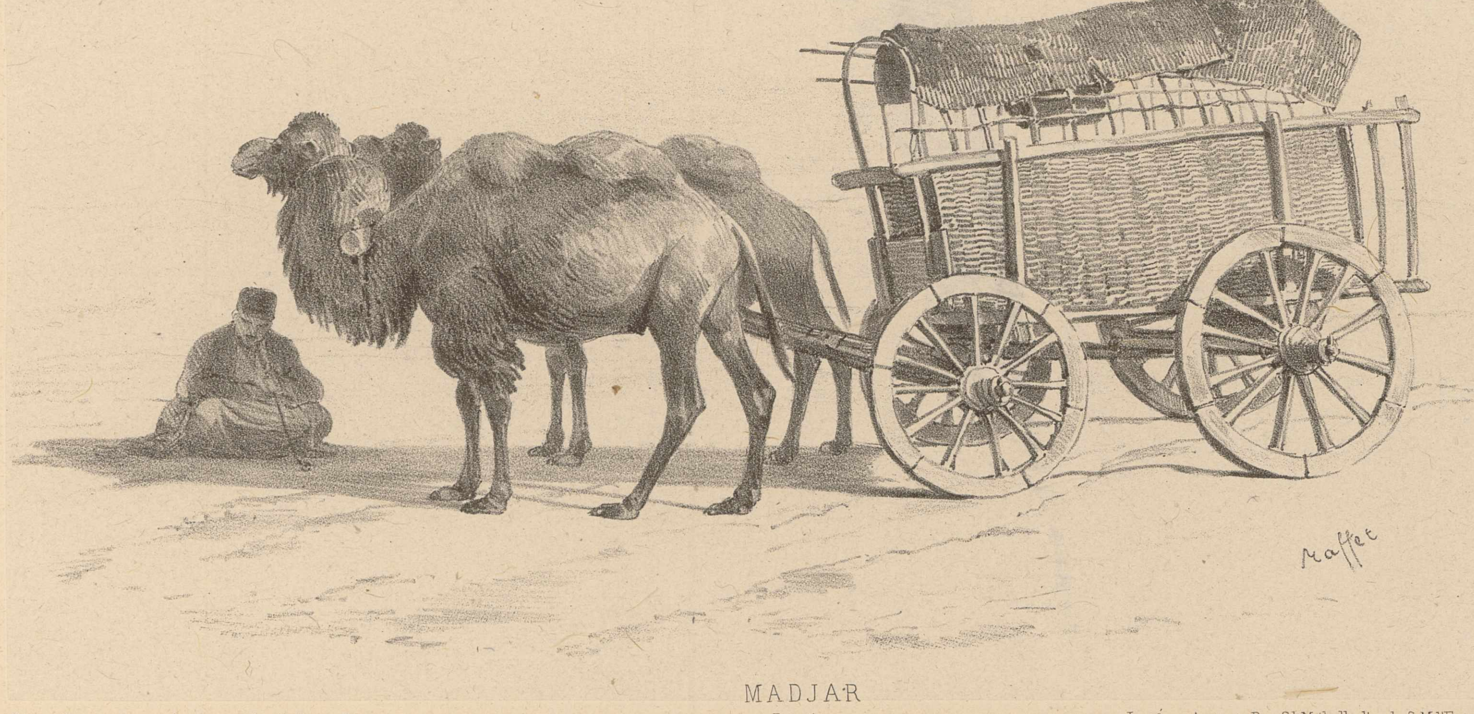
Vosnessensk est attaqué : l'empereur défend les abords de la ville, et le comte de Witt conduit les colonnes assaillantes ; sa cavalerie couvre les hauteurs. Déjà le feu est engagé par les

artilleries opposées, et le mouvement va s'opérer des deux côtés. Huit escadrons de lanciers massés sur la gauche, en colonne serrée par escadron, déploient leurs tirailleurs en avant. A ce moment l'empereur arrive, suivi de l'archiduc Jean et d'un grand nombre d'officiers. S. M. va faire déployer les lanciers, pour les opposer aux cuirassiers du comte de Witt.

Le champ de bataille est toujours cette plaine monotone et sans fin, aussi favorable aux évolutions militaires que désespérante pour les paysagistes. Cependant un groupe de spectateurs, mougiks et juifs, s'est hasardé sur le terrain des opérations. Un moulin, classique repoussoir des tableaux de bataille, se trouve là à point nommé pour abriter la troupe curieuse. Ces moulins, dans toute la Russie méridionale, sont construits sur de très-petites proportions. La violence des vents qui règnent dans ces plaines découvertes ne permettrait pas de les élever davantage.

CRIMÉE

2eme Partie



MADJAR
à Pérékop.

Gihaut frères, editeurs, boulevart des Italiens, 5.

Impᵉ par Auguste Bry, Gᵈᵉ Médaille d'or de S.M. l'Empereur de Russie



chez Gihaut frères, éditeurs, Boulevard des Italiens. 5.

Impʳ par Auguste Bry Gᵈᵉ Medaille d'or de S.M. l'Empereur de Russie.

KARAÏMES.

Théodosie. (Kaffa.) 1ᵉʳ Octobre 1837.



Gihaut frères, éditeurs, Boulevard des Italiens. 5.

Imprimé par Auguste Bry. G^de Médaille d'or de S.M. l'Empereur de Russie.

VUE DU VIEUX BAZAR ET DU MONT-MITHRIDATE.

Kertsch (Ancienne Panticapée) *Crimée* 8 Octobre 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, Boulevard des Italiens, 5.

Impr par Auguste Bry. Gde Médaille d'or de S.M. l'Empereur de Russie.

CORPS-DE-GARDE DE COSAQUES DE LA LIGNE DU KOUBAN.

Taman. (Détroit de Yeni-Kaleh.) *9 Octobre 1837*



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Impᵉ par Auguste Bry; Gᵈᵉ Médaille d'or de S.M.l'Empereur de Russie.

ESCORTE DE COSAQUES DE LA LIGNE DU KOUBAN.

Taman (Russie Méridionale) 11 Octobre 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Impr par Auguste Bry, Gde Médaille d'or de S.M. l'Empereur de Russie.

Mer Putride

VUE PERSPECTIVE DE LA FLÈCHE D'ARABAT

(Crimée) 14 Octobre 1837.

Mer d'Azof



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Impᵉ par Auguste Bry, Gᵈᵉ Médaille de S. M. l'Empereur de Russie.

ARMÉNIENS ET TATARS DANS UN CAFÉ

Kara-Sou-Bazar (Crimée) 18 Octobre 1837.



Chex Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Impr. par Auguste Bry, Gde Médaille d'or de S.M. l'Empereur de Russie.

DERVICHES TATARS

dans la Mosquée d'Istimdjami Kara-sou-Bazar (Crimée) 18 Octobre 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5.

Impr. par Auguste Bry, Gde Médaille d'or de S.M. l'Empereur de Russie.

TATARS EN PRIÈRE,

Mosquée d'Istimdjami Kara-sou-Bazar (Crimée) 19 Octobre 1837.



chez Gihaut frères, éditeurs Boulevard des Italiens

Impr par Auguste Bry, Grande Médaille d'or de S.M. l'Empereur de Russie.

FAMILLE TATARE DANS SON INTÉRIEUR.

Kapskhor. (Crimée) 21 Octobre 1837



Chez Gihaut frères, éditeurs, Boulevart des Italiens, 5.

Imp. par Auguste Bry, Gde Médaille d'Or, de S. M. l'Empereur de Russie.

Mont Temirdji.

VUE DU VILLAGE TATAR D'ALOUCHTA.

(Crimée) 23 Octobre 1837.

Cap Méganome.



chez Gihaut frères, éditeurs, Boulevard des Italiens. 5.

Impᵉ par Auguste Bry, Gᵈᵉ Médaille d'Or de S. M. l'Empereur de Russie.

RETOUR DE LA FONTAINE.

Dérékouï, près Yalta. (Crimée) 26 Octobre 1837.

CRIMÉE.

2e PARTIE.

MADJAR A PÉRÉCOP.

PLANCHE 69.

Le madjar ou madgyar n'est autre que cette voiture haute et incommode que vous voyez, et qui se compose d'une caisse de bois tressé, longue et étroite, placée gauchement sur un train inégal, et surmontée d'une tente de feutre. Deux grands dromadaires traînent la machine, qui crie sous leur effort régulier et monotone. Le Nogaïs voyage de la sorte avec sa famille et ses provisions, traversant des espaces immenses, et campant la nuit dans son chariot, qu'il n'a que la peine d'arrêter pour se procurer un gîte tranquille.

Tout porte à croire que le char des Scythes nomades ne différait pas sensiblement du madgyar de nos jours : peut-être même la seule innovation moderne consiste-t-elle dans l'évidement des roues. Les dromadaires, importés dans les steppes des Nogaïs, y rendent d'utiles services, et leur race s'y maintient belle et robuste. Sauf certaines époques de l'année où ils deviennent vraiment redoutables pour leurs maîtres, on trouve toujours ces animaux durs à la fatigue, dociles et sobres. Le nom de Madgyar s'applique, comme on sait, aux anciennes races qui ont formé les Hongrois et quelques-unes des populations danubiennes. Retrouver cette appellation appliquée à un char de forme singulière et traditionnelle, n'est-ce pas être sur la trace d'une curieuse indication historique? Et ne peut-on supposer, sans abus d'imagination, que la race madgyare, dans sa migration vers l'occident, a laissé, dans les plaines aujourd'hui sillonnées par les Nogaïs, l'ingénieux modèle de cette maison roulante? Cette heureuse invention, toujours appréciée et toujours fidèlement copiée jusqu'aux Nogaïs de nos jours, aurait ainsi traversé les siècles en gardant son nom national, et elle serait arrivée jusqu'à nous comme le type d'un confort contemporain du déluge. Le clayonnage de bois qui compose les parois du char est peut-être le produit le plus ancien de l'industrie humaine. On le retrouve chez tous les peuples primitifs, et dans toutes les contrées plates qui s'étendent de la Hongrie à la mer Caspienne. Ce procédé est encore en usage pour les clôtures, les magasins et les cabanes des paysans pauvres, aussi bien que pour les chariots.

KARAÏMES.

THÉODOSIE (Kaffa). 1er octobre.

PLANCHE 70.

Les karaïmes ou karaïtes sont des juifs d'une secte particulière, qui a pour dogme la lettre pure des Écritures. Le mot *kara,* lettre écrite, est la racine de leur nom générique. Ces sec-

taires répudient le Talmud et les commentaires des rabbinistes; mais cette base fondamentale de leur croyance n'est pas l'unique différence qui les sépare des rabbinistes purs. Certaines dissemblances dans la liturgie, dans le régime alimentaire, dans la loi qui règle les mariages, tracent entre les deux partis dissidents une profonde démarcation. Les karaïmes, seuls entre tous les juifs du monde, ont une ville qui leur appartient exclusivement, un sanctuaire national; c'est Tchioufout-Galeh, rocher aux environs de Baghcheh-Saraï; nid d'aigle suspendu sur les précipices, dont il a été fait mention déjà. (Planche 41.) C'est là leur métropole, leur Sion aérienne, non loin de laquelle s'étend, sous les chênes touffus, la vallée des sépultures, poétisée par la tradition religieuse de ce peuple et par le nom biblique de Josaphat. Les juifs karaïmes, voués au commerce comme leurs frères de tous les pays, affectent des habitudes sédentaires, des mœurs douces et sociables, et surtout une recherche particulière dans leurs vêtements et dans leurs demeures, traits caractéristiques de leur secte. On affirme aussi que leur bonne foi et leur probité dans les affaires justifient l'estime dont ils jouissent. C'est donc une race réellement distinguée; et, comme les bonnes mœurs sociables ont toujours une influence marquée sur le caractère physique des individus, on trouve sur toutes les physionomies des membres de cette tribu l'empreinte d'une existence élégante, de la bienveillance dans les manières, et de la placidité dans les passions. Tout aussi riches que leurs coreligionnaires les rabbinistes, ils prouvent qu'on peut être habile en affaires sans se donner les dehors repoussants de la misère et de la cupidité. Les jeunes gens représentés dans ce dessin avaient coutume de se réunir chaque soir près de la fontaine qu'on voit dans le fond, et de s'y livrer à d'intimes et fugitives causeries.

VUE DU VIEUX BAZAR ET DU MONT MITHRIDATE.

KERTSCH (ancienne Panticapée). 8 octobre.

PLANCHE 71.

Kertsch était jadis Panticapée, la capitale du royaume de Pont; et le nom de Mithridate, cette grande renommée, semble vivre encore au fond des échos de la ville nouvelle. Le mont qui couronne la contrée, et qu'on voit à gauche au fond du tableau, est le mont Mithridate. A son sommet, la tradition a fait d'un rocher grossièrement entaillé le propre siége du roi de Pont. C'était là que l'immortel ennemi de Rome venait rêver, en contemplant les voiles qui sillonnaient à ses pieds le Bosphore cimmérien; mais toutes ces grandeurs de l'histoire, évanouies de nos jours, ont fait place à une belle ville, régulière, nette et spacieuse, qui s'étend au fond de l'anse de Panticapée. Les eaux toujours décroissantes de ces mers ne permettent plus aux vaisseaux de venir jusqu'à Kertsch, et l'immense ligne de ses quais de pierre ne protége que des barques de déchargement. Les navires de quelque importance se tiennent au large, mal abrités des vents, dans le voisinage du détroit d'Azoff et sous les murs du lazaret, situé à une certaine distance de la ville. De rares vestiges de la domination tatare ont survécu à l'ordonnance de Kertsch, création récente des ingénieurs russes, et dont les plans définitifs obtinrent seulement durant notre séjour la sanction impériale. Le bâtiment que surmonte un mât de pavillon nous est signalé comme l'unique reste de l'ancien bazar musulman, que remplace au-

jourd'hui un spacieux marché. Sur cette place, se heurtent et se confondent vingt races diverses : Russes, Tatars, Nogaïs, Juifs, Tsiganes, marins turcs, génois et ragusains. Tous s'agitent avec une égale ardeur mercantile; puis chacun s'en va à travers la plaine avec ses chariots, qui sont aussi son histoire : les Russes dans des télègues emportés par des chevaux; les Tatars sur des chars antiques, à disques pleins et criant sur l'essieu, lentement tirés par des bœufs; les Nogaïs dans leurs grands madgyars d'osier. Dans ces jours de marché, l'animation est grande. Le reste du temps, Kertsch est une ville très-alignée, fort ouverte aux vents, et en apparence assez accessible à l'ennui. Elle possède un remarquable musée d'antiquités, recueillies dans les sépultures et les innombrables tumulus qui seuls rompent l'horizon monotone de la steppe d'alentour.

CORPS DE GARDE DE COSAQUES DE LA LIGNE DU KOUBAN.

TAMAN (province des Cosaques de la mer Noire). 9 octobre.

PLANCHE 72.

Lorsqu'on traverse le détroit d'Azoff en face de Yeni-Kaleh, c'est-à-dire dans son espace le plus étroit, on arrive bientôt à la presqu'île de Taman, et l'on débarque sur un rivage plus triste encore que celui qu'on vient de quitter. Le village de Taman lui-même n'est qu'un amas assez misérable de cases couvertes en chaume; quelques maisons plus élevées attestent seules la résidence des chefs militaires de cette station. Taman est le commencement de la ligne d'opérations de l'armée qui, depuis tant d'années, soutient, dans les provinces du Caucase, une guerre opiniâtre et glorieuse. Ce n'étaient que chariots, transports, escortes et matériel de guerre, officiers affairés, soldats graves et basanés : tout cela, sous une pluie ruisselante, qui donnait à tous les objets la même teinte grise et austère, avait un air presque lugubre. Pour nous, entassés dans une cabane, sous la protection d'un toit quelque peu à jour, et de l'hospitalité grondeuse d'une vieille femme qui s'inquiétait fort de notre degré d'orthodoxie, nous eûmes pendant longtemps, pour récréation unique, la vue du corps de garde reproduite dans cette étude. C'est un spécimen exact des troupes dont est composé ce corps d'armée mobile qu'on désigne par le nom de ligne du Kouban. Les Cosaques sont spécialement chargés du service des escortes et des dépêches. Tour à tour soldats et postillons, ils rendent un double service dans ces parages, où les incursions inopinées des ennemis maintiennent, pour ainsi dire, le péril en permanence. Quelques-uns de ces soldats portent le costume de Circassiens. Cette coutume a sans doute pour but de faciliter les reconnaissances éloignées, sans exposer les éclaireurs à être remarqués par un ennemi toujours vigilant.

Ce ne fut qu'après une nuit d'attente que, la pluie ayant cessé, nous pûmes nous avancer vers l'intérieur du pays, conduits et escortés par d'infatigables Cosaques. Nous visitâmes l'embouchure du Kouban, la limite naturelle entre les provinces du Caucase et la Circassie. Ce fut là le point extrême de notre excursion pittoresque. Après avoir salué les cimes bleues de la grande chaîne caucasienne, et jeté un dernier regard sur la scène que présente cette frontière des deux mondes européen et asiatique, nous revînmes sur nos propres traces : notre voyage ne fut plus, dès lors, qu'un retour.

ESCORTE DE COSAQUES DE LA LIGNE DU KOUBAN.

TAMAN. 11 octobre.

PLANCHE 73.

Les Cosaques de la ligne du Kouban sont ici à l'œuvre : ils escortent, sous la pluie, une voiture d'officier général se rendant à Écaterinodar, le chef-lieu des affaires militaires dans cette partie du Caucase. Ainsi montés sur leurs excellents chevaux, race vigoureuse et sobre entre toutes, ces soldats font souvent de longues traites. Au centre du groupe qui s'avance derrière la voiture, on peut remarquer un voyageur portant le costume circassien complet : une espèce de manteau, feutre chevelu artistement tissu, le *bourka,* laisse ruisseler la pluie sans que le voyageur en soit atteint. Ce système conique de défense est complété par le *bachlouk,* capuchon qui fait l'office de clocher préservant de son toit imperméable le *bock,* bonnet entouré d'une large fourrure, qui donne aux guerriers de Circassie une physionomie étrangement martiale. Un des plus imposants tumulus de la contrée, situé sur l'un des caps avancés de la presqu'île de Taman, est reproduit à gauche dans le fond du dessin. Ces éminences, désignées dans la langue de ces contrées par le nom de *kourghans,* se retrouvent sur toute la steppe méridionale de la Russie, tantôt en lignes parallèles d'horizon en horizon, tantôt isolément, et sans connexion apparente avec d'autres kourghans. La plupart ont renfermé des sépultures; et la supposition la plus répandue à l'égard de ces impérissables monuments, que chaque année couvre d'une verdure nouvelle, c'est qu'ils ont dû servir de jalons aux grandes migrations de l'Orient. Ils ont été semés dans ces déserts pour marquer le passage de ces migrations. Le tumulus dont il s'agit ici est un des plus élevés de toute la contrée, et, du rivage même de la Crimée, on le signale comme un indice de la position de Taman. Non loin de cette place, et sur la haute et noire falaise qui domine la baie, se trouve la citadelle de Phanagorie, qui recouvre les ruines d'une colonie ionienne qui s'y était établie au temps où les Milésiens élevaient Panticapée sur le bord opposé.

VUE PERSPECTIVE DE LA FLÈCHE D'ARABAT.

14 octobre.

PLANCHE 74.

Un désert de vingt-cinq lieues de long sur un quart de mille de large, une digue de sable battue par deux mers qui confondent leur écume lorsque la tempête se déchaîne, telle est la frêle barrière qui sépare la mer d'Azof de la mer Putride. Les géographes ont laissé à cette chaussée naturelle le nom pittoresque de Flèche d'Arabat; elle se dirige droit au nord jusqu'à Yénitchi, mais elle n'atteint pas tout à fait la plage de cette ville tatare : un canal d'une cen-

taine de mètres l'en sépare, et laisse communiquer les deux mers. Sur cette langue de sable battue des vents, on rencontre à peine quelques troupeaux, vivant chétivement de la maigre végétation maritime du lieu; mais, le croirait-t-on? il existe deux relais de poste sur ce grand chemin de la tristesse. A la seconde station, nous dûmes parlementer longtemps avant d'obtenir nos attelages; le maître de la poste, engourdi par une ivresse complète, nous refusait obstinément ses services; et comme nous lui reprochions vivement son abrutissement: « Je voudrais vous voir, disait-il, aux prises avec l'ennui d'une pareille résidence. » Et en effet la raison était bonne, l'excuse saisissante, surtout si l'on ajoute, à l'impression de cette solitude désespérée, le danger des émanations toujours fétides du *Sivach*, espèce de lac dormant qui mérite bien son nom de mer Putride. Ses eaux viennent mourir en longs festons irisés sur les boues salées du rivage, qui corrompent l'air, à peine rafraîchi par les vents. Du côté du sud, la Flèche est commandée par une forteresse, encore défendue par un bon revêtement et un large fossé. Au dehors de cette place, dix ou douze maisons alignées sur une énorme rue sablonneuse forment le village d'Arabat. Dans le fort, on remarque les vestiges d'une mosquée et d'un bain rempli de détails élégants; les autres édifices, renversés sous les herbes, donnent asile à de nombreux reptiles. La date de cette ruine ne remonte cependant qu'au siècle dernier. En 1768, le prince Dolgorouki donna l'assaut au fort d'Arabat, en détruisit la garnison, et depuis ce temps nul musulman n'habite plus ses murailles. Dans ces contrées humides et balayées par les vents, sous l'influence de ces mers aux exhalaisons méphitiques, on dirait que les ruines vieillissent plus vite qu'ailleurs. C'est ce que nous avons remarqué dans toute la Crimée.

ARMÉNIENS ET TATARS DANS UN CAFÉ.

KARA-SOU-BAZAR. 18 octobre.

PLANCHE 75.

Les trois personnages qui occupent le fond, et celui de droite, dont le front est à demi caché par un grand turban noir et blanc, sont des marchands arméniens. Ces commerçants voyageurs logent dans un khan avec leurs marchandises, qui se trouvent ainsi en sûreté. Ils passent ensuite la journée dans le café le plus voisin, traitant de leurs affaires avec l'attitude la plus calme, et sous la fumée assoupissante du tchibouk. Les autres personnages du tableau sont des Tatars.

La grande ville où ce café est situé se nomme Kara-sou-Bazar; elle renferme un nombre considérable d'établissements du même genre, qui consistent ordinairement en une grande salle divisée en compartiments carrés, dont un divan fait le tour. Un large passage est ménagé au milieu, pour la circulation et le service. Chaque compartiment contient un réchaud de braise étouffée sous la cendre, et qu'on ranime avec une petite pincette pour allumer les pipes. Les consommateurs déposent à terre leurs babouches, et s'accroupissent sur les nattes; et là, devisant discrètement, fumant lentement et sans cesse, humant quelques petites tasses d'excellent café, ils s'abandonnent à l'influence tour à tour narcotique et stimulante de leurs deux délassements favoris.

Kara-sou-Bazar doit son nom au Kara-sou, eau noire, dans l'idiome tatar. C'est ainsi qu'on désigne l'une des rivières qui baignent la contrée et la ville. Cette rivière, dont la source n'est pas éloignée, est pourtant d'une limpidité remarquable; mais les graviers noirâtres sur lesquels elle coule ont dû lui mériter son nom. La cité tatare de Kara-sou-Bazar est la plus considérable de la Crimée : vingt-quatre mosquées et deux églises chrétiennes attestent son ancienne splendeur. Elle constitue de nos jours encore un grand centre commercial; son monument le plus curieux est un vaste khan qui occupe le centre de la ville. Défendue au dehors par quatre murailles formidables, n'offrant d'autre ouverture qu'une petite porte de fer, cette forteresse commerciale est un riche entrepôt d'articles cosmopolites et précieux apportés par les négociants de l'Arménie.

DERVICHES TATARS DANS LA MOSQUÉE D'ISTRIM-DJAMI.

KARA-SOU-BAZAR. 18 octobre.

PLANCHE 76.

Grâce à nos protections, et aussi à certains arguments irrésistibles, nous avions obtenu d'assister, dans la principale mosquée de Kara-sou-Bazar, à une cérémonie bizarre : la danse des derviches. C'est en vérité un étrange spectacle, mais plus grotesque qu'imposant. A neuf heures du soir, vingt derviches, vieux et barbus, vinrent se placer, debout et en cercle, au centre de la mosquée. Au milieu d'eux, se tenait un moullah à l'air vénérable. Chaque vieillard commença à nasiller doucement en tournant modérément sur lui-même, tandis que le derviche du milieu nasillait plus fort, et tournait en sens inverse avec un mouvement plus accéléré. Peu à peu toutes ces bobines humaines éprouvent une rotation plus rapide, et leur chant devient plus aigu; puis, à certains moments, toute cette couronne de derviches s'incline profondément, et mécaniquement pour ainsi dire, vers le moullah du milieu. Après ce premier exercice, un des derviches occupe le centre; mais tout aussitôt le voilà qui tourne le bras étendu, comme le volant d'une machine lancé à toute vapeur : ce n'est plus un homme, c'est un tourbillon sans traits et sans forme. Pendant ce temps, c'est-à-dire pendant vingt minutes, le cercle de derviches environnant s'évertue à tourner, à tomber accroupi, à se relever brusquement, en poussant des cris forcenés, toujours vers le côté gauche. On juge du spectacle et du bruit. Le sujet du dessin est une autre phase moins étourdissante de cette cérémonie. Ici le cercle accroupi hurle bravement en se balançant de deux en deux, tandis que les derviches du milieu donnent le ton, et indiquent par l'exemple la contorsion voulue. Lorsqu'une heure s'est écoulée dans cette occupation, il est curieux de voir sortir les pieux acteurs de cette momerie tout trébuchants, les spectateurs tout éblouis, les uns et les autres également hébétés de ce spectacle extravagant.

L'escalier, placé à droite, conduit à la chaire; à gauche est la niche sacrée, sorte de tabernacle environné de flambeaux, qui forme le sanctuaire de toute mosquée.

TATARS EN PRIÈRE DANS LA MOSQUÉE D'ISTRIM-DJAMI.

KARA-SOU-BAZAR. 19 octobre.

PLANCHE 77.

Le moullah au pied du tabernacle récite la prière que répètent les Tatars, les uns en baisant la terre, les autres en se frappant la poitrine. On peut juger de l'intérieur plein de simplicité d'une mosquée par celle qui se trouve représentée dans cette planche, et qui est cependant l'une des plus renommées à Kara-sou-Bazar. Les murs, grossièrement peints, offrent des figures d'arbres fantastiques chargés de fruits imaginaires. Les portes très-basses, pratiquées dans les murailles latérales, donnent entrée à de petites cellules réservées aux derviches voyageurs... Les triangles de bois, lustres tout primitifs, attachés au plafond, servent à suspendre des verres de couleur, illuminés les jours de grande solennité religieuse. Cette modeste ordonnance est, au reste, remarquable par la propreté minutieuse qui règne dans tout l'édifice. Visitées lorsqu'elles sont vides, ces simples mosquées n'ont guère que l'apparence d'une grande chambre soigneusement entretenue; remplies de fidèles musulmans, elles empruntent aussitôt, du recueillement et de la dévotion digne et austère des assistants, un aspect singulièrement religieux. Au reste, tout culte sincère, tout hommage collectif des hommes à Dieu, a sa majesté propre et commande le respect.

FAMILLE TATARE DANS SON INTÉRIEUR.

KAPSKHOR. 21 octobre.

PLANCHE 78.

Petites maisons de pierres et de boue, fraîches en été, chaudes en hiver, simple ordonnance qui comprend une ou deux chambres basses, recouvertes de poutres brutes que domine une terrasse en terre battue, telles sont les demeures des Tatars de Crimée. Une échelle grossière, placée à l'extérieur, sert à monter sur cette terrasse; et comme la maison s'adosse presque toujours à une déclivité de terrain, on se trouve facilement de plain-pied avec le jardin ou les dépendances voisines. Le soir, tous ces espaces aériens sont remplis de mouvement et de joie; les femmes travaillent en chantant, les enfants jouent, les chiens aboient. De toutes parts on s'appelle et on se répond par des cris. S'il survient un étranger dans le village, on le conduit à la case de l'ombachi, l'autorité municipale du lieu. Le magistrat monte sur sa terrasse, désigne à haute voix non-seulement l'habitant qui doit loger l'étranger, mais encore ceux qui, par leur industrie ou leur état d'aisance, pourront contribuer à l'agrément et au luxe de cette hospitalité. A ce signal du chef du village, il faut voir les habitants sortir en foule, et couvrir en un clin d'œil toutes les terrasses! Le voyageur est alors introduit dans un intérieur

pareil à celui qui est ici retracé, et que la famille lui abandonne avec la meilleure grâce, mais aussi avec les précautions nécessaires pour que les femmes se retirent sans être aperçues. Un tapis bariolé est étendu sur la surface entière du sol, et recouvre un divan de forme très-basse. Vers le plafond sont suspendus, avec les ustensiles de cuisine et les fruits conservés de l'automne, quelques mouchoirs de mousseline brodés d'or, objets de luxe que les dames tatares se gardent bien de laisser inaperçus. La famille représentée dans cette planche est au grand complet; elle vient d'achever son repas autour d'une petite cheminée. Le père, qui est un *hadji*, un saint pèlerin de la Mecque, ainsi que l'indique son turban blanc, va donner le signal de la retraite. Les nuits sont longues, et l'hiver s'annonce, comme l'indiquent déjà les châssis de papier adaptés aux petites fenêtres de la demeure.

VUE DU VILLAGE TATAR D'ALOUCHTA.

23 octobre.

PLANCHE 79.

Alouchta s'élève au bord de la mer, sur la côte méridionale de la Crimée. Placé à l'entrée d'un ravin gigantesque qui descend des plans inférieurs du *Tchatir-Dagh*, la plus haute montagne de la chaîne taurique, Alouchta veille comme une sentinelle sur cette vaste porte ouverte vers l'intérieur de la péninsule. Ce bourg, grâce à sa situation naturellement stratégique, n'a pas été sans quelque illustration dans les temps passés. Au ve siècle, lorsque Rome domina ces contrées en les protégeant contre les barbares, l'empereur Justinien fit construire une forteresse à l'entrée de la grande vallée d'Alouchta; trois tours de cette citadelle existent encore, et dominent les cases placées en amphithéâtre. Ce bourg s'enorgueillit justement de sa belle position, de sa double vallée, arrosée par deux ruisseaux assez considérables, et toute couverte de vignobles et de vergers. La plantation de la vigne, dans ces contrées, a fait de si rapides progrès, qu'en dix années tous les terrains voisins d'Alouchta se sont élevés, du prix de 50 roubles, à celui de 800 roubles la déciatine. Le mont Temisdji et le cap Miganome, deux points remarquables de la géographie tatare et de l'histoire coloniale des Grecs, encadrent la scène où se déploie Alouchta. Ce nom lui-même, en russe, est un diminutif gracieux du nom d'Hélène.

Le bois qui se voit au pied de l'éminence où repose le bourg tatar, se prolonge jusque dans la vallée, et est entrecoupé de jolis ruisseaux. La route d'Alouchta à Yalta, ce chef-lieu aristocratique de la côte de Crimée, est indiquée sur la planche par les petits chariots attelés de bœufs qu'on aperçoit dans l'ombre. Au premier plan, un chevrier tatar.

RETOUR DE LA FONTAINE.

DÉRÉKOUÏ près Yalta. 26 octobre.

PLANCHE 80.

Non loin de Yalta, sur la plage la plus peuplée de la côte de Crimée, au centre de toutes les villas élégantes qui peuplent çà et là cette riante contrée, on peut, en remontant le lit d'un torrent, s'avancer par un frais vallon jusqu'au cours d'un admirable cratère de rochers. Ce n'est pas, d'ailleurs, sans une vive surprise que, du sein de la plus complète solitude, où le voyageur n'entend plus autour de lui que le murmure de l'eau bondissant sur les rocs, il se voit tout à coup transporté en face d'un grand village tatar, ombragé par une forêt de noyers au feuillage odorant. C'est *Dérékouï,* village de la vallée, selon la géographie orientale, qui se plaît à désigner les lieux par leur aspect ou leur position pittoresque. La fontaine publique, cachée sous cette sombre voûte, était entourée de femmes. Qui ne sait que les fontaines, en Orient plus qu'ailleurs, sont le rendez-vous des causeurs des deux sexes? Notre apparition mit toute cette foule en déroute; elle s'enfuit à travers les arbres, abandonnant à la fois sa conversation et les vases remplis d'eau. Une seule femme enceinte, et déjà mère de famille, gravissait lentement le coteau qui conduisait à sa demeure, en rassemblant ses enfants autour d'elle, et sans jeter un regard du côté des étrangers; mais elle avait compté sans le crayon de l'artiste à qui nous devons les traits de cette jeune mère.



Boulanger Turc.

Chez Gihaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5

Imp.e par Auguste Bry, G.de Médaille d'Or de S. M. l'Empereur de Russie.



Chez Gihaut frères éditeurs, Boulevart des Italiens, 5.

Impr. par Auguste Bry, Gde Médaille d'Or de S. M. l'Empereur de Russie.

INFANTERIE TURQUE (CHASSEURS.)

Constantinople, (7 Novembre 1837.)



Chez Gihaut Frères, éditeurs, Boulevard des Italiens, 5.

Impᵉ par Auguste Bry, Gᵈᵉ Médaille d'Or de S. M. l'Empereur de Russie.

PLACE D'ALI-PACHA MEIDEN.

(Smyrne) 9 Novembre 1837.



Chez Gihaut frères éditeurs, Boulevart des Italiens, 5.

Impr. par Auguste Bry, Gde Médaille d'Or de S.M. l'Empereur de Russie.

UN CAFÉ,

Smyrne 9 Novembre 1837.



Chez Gihaut frères, éditeurs, Boulevard des Italiens, 5.

Impᵉ par Auguste Bry, gᵈᵉ Médaille d'Or de S.M. l'Empereur de Russie.

RECRUES TURQUES

Environs de Smyrne.

(10 Novembre 1837.)



Chez Gihaut frères éditeurs, Boulevart des Italiens, 5.

Impr. par Auguste Bry, Gde Médaille d'Or, de S.M. l'Empereur de Russie.

BAZAR, DE LA VIEILLE POISSONNERIE.

(Smyrne) 10 Novembre 1837.



Chez Gihaut frères éditeurs, Boulevart des Italiens, 5.
Impᵉ par Auguste Bry, Gᵈᵉ Médaille d'Or, de S. M. l'Empereur de Russie.

RECRUTEURS TURCS.

(Smyrne, 10 Novembre 1837.

TURQUIE.

BOULANGER TURC.

PLANCHE 81.

Le boulanger qui sort de la ville pour aller distribuer son pain dans les habitations environnantes est armé en guerre, comme on le voit dans ce croquis. Le maître, l'âne et la charge voyagent sous la protection d'un formidable yatagan. C'est un usage quelquefois justifié par l'état peu rassurant des campagnes. Un Turc d'ailleurs ne s'éloigne jamais des lieux habités, sans être en état de se défendre. Les petits ânes, dont on voit ici un spécimen, rendent d'immenses services au commerce de détail des villes de l'Orient. Les marchands parcourent tous les quartiers à l'aide de ces dociles montures, dont l'allure modérée et l'air grave sont en parfaite harmonie avec les mœurs musulmanes. C'est un âne aussi qui ouvre toute caravane, et qui, monté par le chamelier, règle le pas de la longue file de chameaux qui marche à sa suite.

INFANTERIE TURQUE. — CHASSEURS.

CONSTANTINOPLE. 7 novembre.

PLANCHE 82.

Toutes les races qui peuplent le sol de la Turquie d'Europe et d'Asie sont représentées dans un régiment turc. En examinant avec quelque attention ces rangs de soldats à peu près uniformes par le vêtement, on s'étonne de la variété des types et des physionomies. Le fantassin turc ne se plie pas sans peine aux exigences de l'alignement, à la régularité des mouvements militaires. Il paraît en effet construit pour une liberté d'allures peu compatible avec la discipline européenne. La lourde et insignifiante coiffure qui couvre la tête du soldat turc donne à toutes ces figures une expression triste et morne. Les membres agiles de ces soldats semblent écrasés sous le poids de l'ennui, plus encore que sous la charge du fourniment; et, en voyant défiler cette troupe, on reste convaincu qu'il ne suffit pas d'un uniforme pour faire un soldat, et que les lois naturelles de la race, du climat, des mœurs, ont une puissance que les innovations empruntées à l'étranger ne brisent jamais qu'aux dépens de l'originalité et au grand détriment de l'art.

PLACE D'ALI-PACHA MEIDEN.

SMYRNE. 9 novembre.

PLANCHE 83.

Cette place est le rendez-vous des caravanes, le lieu où elles arrivent de tous les points qui convergent vers Smyrne. C'est là que le marchand intéressé à une expédition, le chamelier prudent et le courtier industrieux viennent chercher chaque matin les nouvelles des arrivages et des départs. Le lieu n'a rien de remarquable, comme on le voit : un ruisseau d'eau bourbeuse, encaissé dans un lit de planches, rassemble les eaux d'une fontaine du voisinage, à peine assez abondante pour désaltérer les chameaux. On voit, vers le troisième plan, ces utiles animaux qui attendent un chargement. Plus loin, se dessine la petite mosquée qui domine Smyrne de toutes parts; et au fond, derrière la colline, un rideau de noirs cyprès indique l'emplacement du grand cimetière de la ville.

UN CAFÉ.

SMYRNE. 9 novembre.

PLANCHE 84.

C'est une scène animée, originale de la vie orientale : sur le premier plan, un Albanais, un Kawas et un Smyrniote s'entretiennent ensemble, et, à quelque distance, des pigeons s'ébattent autour d'une mare d'eau. Ces gracieux oiseaux sont les hôtes aimés de presque toutes les maisons. Sous les auvents ombragés, des consommateurs prennent leur café et fument le narguilet. Deux musiciens grecs, artistes nomades et mendiants, comme il s'en rencontre dans toutes les villes d'Orient, se remarquent vers la gauche du tableau, tandis qu'un peu plus loin une femme rentre chez elle, le visage voilé par une bande de crin noir, dont les habitantes de Smyrne se couvrent la partie supérieure de la figure lorsqu'elles sortent. Les auvents et les toits irréguliers du café sont jonchés de branches qu'on y jette toutes vertes pour entretenir la fraîcheur, mais qui sont bientôt desséchées par l'ardeur du soleil.

RECRUES TURQUES.

ENVIRONS DE SMYRNE. 10 novembre.

PLANCHE 85.

La loi du recrutement en Turquie a une affinité frappante avec la presse, cette ancienne coutume anglaise que la civilisation n'a pas détruite. Une petite troupe de ces recruteurs, armés jusqu'aux dents, et protégés par l'impunité, suffit pour procurer à l'État une compagnie d'hommes jeunes, alertes et robustes. La levée s'opère dans les villages, et l'apparence du conscrit est la seule raison du choix du raccoleur. Une corde artistement nouée, dont l'extrémité s'attache au bras du guide, réunit en une file les recrues. Le groupe du fond est composé de leurs pères et de leurs frères, qui les accompagnent jusqu'à la ville. Le recruteur met sa gloire à posséder un arsenal complet, contenu dans les plis de l'étoffe qui ceint ses reins et sa poitrine; l'effort qu'il fait pour exhiber devant lui cette lourde boutique d'armurier, qu'il veut avoir l'air de supporter avec aisance, imprime à sa démarche une contraction particulière.

BAZAR DE LA VIEILLE POISSONNERIE.

SMYRNE. 10 novembre.

PLANCHE 86.

Ce bazar donne une idée des nombreux bazars de Smyrne; c'est un labyrinthe étroit et tortueux, bordé de boutiques à la devanture vermoulue, où le marchand, accroupi sur le comptoir, attend dans une dédaigneuse somnolence le passage du chaland. La jeune école commerciale déroge cependant à la tradition, en provoquant les acheteurs par les invitations les plus flatteuses. A droite du dessin, est un magasin de pipes et de tabac, indiqué par de petits cornets de papier doré suspendus à la partie supérieure de la façade. Le second emplacement est fermé, et c'est un boulanger qui occupe le troisième. Les magasins du fond sont consacrés au commerce des étoffes. L'étroit dédale des bazars, à peine suffisant pour les piétons, n'en est pas moins parcouru par des hommes portant d'immenses fardeaux qui obstruent la voie, ou par des chameaux, dont le chargement, remplissant l'espace tout entier, renverse les étalages, et refoule les passants jusque dans l'intérieur des échoppes. Un chameau s'avance, du fond du tableau, sur les traces d'un ânier, avant-garde obligée de toutes les caravanes. Un juif, coiffé de son majestueux bonnet carré, occupe le milieu de la scène. Des Turcs sont groupés plus loin, et, dans un plan reculé, des femmes s'enquièrent du prix des étoffes. Des marchands ambulants sont assis par terre.

RECRUTEURS TURCS.

SMYRNE. 10 novembre.

PLANCHE 87.

Les voici tels qu'ils nous sont apparus, guerriers ou brigands selon l'occasion. On reconnait sur ces faces abruties l'absence de tout sentiment de pitié, l'orgueil de la force et la vanité des sauvages. Les montagnards des environs de Smyrne, investis des fonctions de police les plus oppressives, se font redouter de tous par leur résolution implacable, et par leur brutale obéissance aux ordres supérieurs. C'est une milice effrontée, heureusement peu nombreuse, mais dont personne ne se sent disposé à braver l'autorité.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

Portraits

des Membres de l'Expédition Scientifique

dans la Russie Méridionale.



Chez Gihaut frères éditeurs Boulevart des Italiens. 5

Impr. par Auguste Bry, Gde Médaille d'Or de S.M. l'Empereur de Russie.



Chez Gihaut frères éditeurs, Boulevart des Italiens, 3.
Impᵉ par Auguste Bry, Gᵈᵉ Médaille d'Or de S. M. l'Empereur de Russie.

Russie Méridionale
et Crimée — 1837.
Démidoff.



Chez Gihaut frères éditeurs, Boulevart des Italiens, 5.

Impᵉ par Auguste Bry, Gᵈᵉ Médaille d'Or de S.M. l'Empereur de Russie.

FRÉDÉRIC LEPLAY



Chez Gihaut frères éditeurs, Boulevart des Italiens, 5.

Impr. par Auguste Bry, Gde Médaille d'Or de S. M. l'Empereur de Russie

AUGUSTE DE SAINSON.



Chez Gihaut frères éditeurs, Boulevart des Italiens, 5.

Impᵉ par Auguste Bry, Gᵈᵉ Médaille d'Or de S.M. l'Empereur de Russie.

ALEXANDRE NORDMANN.



Chez Gihaut frères éditeurs, Boulevart des Italiens, 5.

Impr. par Auguste Bry, Gde Médaille d'Or de S.M. l'Empereur de Russie.

AMÉDÉE HUOT.



Chez Gihaut frères éditeurs, Boulevard des Italiens, 5.

Impe. par Auguste Bry, Gde. Médaille d'Or de S. M. l'Empereur de Russie.

RAFFET.



Chez Gihaut frères, éditeurs, Boulevart des Italiens, 5.

Impᵉ par Auguste Bry, Gᵈᵉ Médaille d'Or de S.M. l'Empereur de Russie.

JEAN HENRI LÉVEILLÉ.



Chez Gihaut Frères, éditeurs, Boulevart des Italiens, 5.

Impr. par Auguste Bry, Gde Médaille d'Or de S.M. l'Empereur de Russie.

ADOLPHE DU PONCEAU.



Chez Gihaut frères éditeurs, Boulevart des Italiens, 5.

Impr. par Auguste Bry, Gde Médaille d'Or de S.M. l'Empereur de Russie.

LOUIS ROUSSEAU.



Chez Gihaut frères éditeurs, Boulevart des Italiens, 5.

Impᵉ par Auguste Bry, Gᵈᵉ Médaille d'Or de S.M. l'Empereur de Russie.

PAUL KOLOUNOFF.



Chez Gihaut frères éditeurs, Boulevart des Italiens, 5.

Impr. par Auguste Bry, Gde Médaille d'Or, de S. M. l'Empereur de Russie.

HENRI MALINVAUD.



Chez Gihaut frères éditeurs, Boulevart des Italiens, 5.

Impᵉ par Auguste Bry, Gᵈᵉ Médaille d'Or de S. M. l'Empereur de Russie.

LÉON LALANNE.

VOYAGE

DANS LA RUSSIE MÉRIDIONALE ET LA CRIMÉE

Par

la Hongrie, la Valachie et la Moldavie

Table des Planches.

Lith. Auguste Bry, Gde Médaille d'Or de S. M. l'Empereur de Russie.